



1872
JAN 22

1872
JAN 22

1872
JAN 22

RELATION
DE LA RIVIERE
DES AMAZONES
TRADVITE

Par feu M^r de Gomberville de
l'Academie Françoise.

Sur l'Original Espagnol du P. Chri-
stophe d'Acuña Jesuite.

*Avec une Dissertation sur la Riviere
des Amazones pour servir
de Preface.*

TOME II.



A PARIS,

Chez la Veuve LOUIS BILLAINE, au
second Pillier de la grand'Sale du Palais,
au grand Cesar

M. DC. LXXXII.

Avec Privilege du Roy.

RELATION

DE LA RIVIERE

DES AMAXONS

ET DE LA

POUR LE ROY DE FRANCE

L'ACADEMIE FRANCOISE

Sur l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original

de l'Original de l'Original de l'Original



Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege de sa Majesté, donné à S. Germain en Laye le sixième Juin 1681, signé D'ALENCE', & sellé du grand Sceau de cire jaune. Il est permis à Claude Barbin Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *Les Voyages de la Riviere des Amazones & Texeira*, pendant le temps de six années, avec deffense à tous autres de l'imprimer, vendre ny debirer sans le consentement de l'Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mil livres d'amande, de confiscation des Exemplaires con-

trefaits, de tous dépens dom-
mages & interests, ainsi qu'il
est contenu plus au long con-
tenu dans ledit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Com-
munauté des Libraires & Imprimeurs
de Paris. Signé ANGOT, Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois le quinze Juillet 1682.



RELATION
DE LA GRANDE
RIVIERE
DES AMAZONES
dans le nouveau Monde.

Contenant toutes les particularitez du Voyage que le Pere Christophe d'Acugna de la Compagnie de JESUS fit en l'année 1639, par le commandement du Roy d'Espagne Philippes IV.

I. Part.

A

tirée de l'Espagnol du
mesme Pere d'Acugna,
& augmentée de plu-
sieurs Relations qui don-
nent de l'éclaircissement
à la sienne.

CHAPITRE I.

*En quel Païs est la Riviere
des Amazones, sa reputa-
tion, & les premieres con-
noissances qui en furent
données aux Espagnols,*



LES Espagnols ne fu-
rent pas plûtost les
maîtres de cette par-
tie de l'Amerique qu'on ap-

pelle aujourd'huy le Perou , qu'ils desirerent ardemment de pouvoir découvrir cette grande Riviere des Amazones , que quelques mauvais Geographes ont nommée par une erreur commune la Riviere de Maragnon. Ils étoient attirez à cette recherche non seulement par le recit qu'on leur faisoit de la fertilité des terres & de la richesse des peuples qui sont le long de cette fameuse Riviere , mais aussi pour s'estre persuadez par des raisonnemens assez justes , qu'elle prenoit son cours de l'Orient à l'Occident , & que recevant toutes les Rivieres qui descendent des montagnes du Pe-

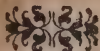
4 LA RIVIERE

rou , elle estoit comme un canal par lequel on pouvoit passer de la mer du Sud à celle du Nord. Sur ces conjectures quelques particuliers s'engagerent à la découverte de ce Fleuve , mais ils la firent vainement ; d'autres tenterent la mesme chose & n'y reüssirent pas mieux. Enfin l'année mil cinq cens trente-neuf Gonzalles Pizarre ayant esté fait Gouverneur de la Province de Quito par le Marquis François Pizarre son frere Gouverneur du Perou , il se mit en équipage pour aller à son Gouvernement , & de là passer à la conquête d'un País que les habitans appelloient le país de la Ca-

nelle. Il mit sur pied deux cens fantassins & cent cavaliers à ses dépens , & de ses associez , & y fit dépense de plus de cinquante mil Castillans d'or. Estant arrivé à Quito il fit faire les provisions necessaires pour son voyage , prit grand nombre d'Indiens de service pour porter la somme , & partit les derniers jours du mois de Decembre de l'année mil cinq cens trente-neuf avec quatre cens Espagnols , & quatre mil Indiens , & fit mener pour la nourriture de son Camp , quatre mil moutons , vaches , & cochons ; il prit son chemin droit au Nord , & entra dans le païs

Le Castillan
vaut qua-
torze Rea-
les & seize
deniers ,
Trois livres
dix sols de
notre Mon-
noye.

des Quixos où finissoient les conquêtes des Yncas du Perou. Cette Province a d'étenduë quarante lieuës de long & vingt de large, & étoit habitée d'un peuple qui n'avoit point l'usage de se loger ensemble par villages ou bourgades comme ceux du Perou; mais qui vivoit écarté l'un de l'autre, & comme répandu dans le País.



CHAPITRE II.

La Route que prit Gonzalles Pizarre en sortant de Quito , & les difficultez qu'il rencontra dans son Voyage.

LA marche de nos Conquerans fut retardée non seulement par les efforts des gens du País qui leur en voulurent disputer l'entrée , mais encore par les pluyes continuelles ; & par des tremblemens de terre si violents que plusieurs maisons en furent renversées, des abysses s'ou-

A. iij

8 LA RIVIERE

vrurent devant eux avec des tempestes & des tonnerres si effroyables, que tout autre que Gonzalles Pizarre auroit abandonné une entreprise à laquelle il sembloit que le Ciel & la Terre s'opposoient. Nos Avanturiers ne laisserent pas de marcher malgré un si mauvais temps, & traverserent la Province des Quixos jusqu'au pied de certaines hautes montagnes toutes couvertes de neiges, qui font une partie de celles qui sont nommées par les Espagnols les Cordelieres, & qui bornent la Province des Quixos du costé du Nord. Bien que les pluyes ne finissent point, ils resoluren

neanmoins de passer la montagne ; ils n'étoient pas encore bien avancez quand la pluye se changea en une neige si épaisse & si froide que plusieurs des Indiens en moururent. Les Espagnols auroient peut-estre couru tous la mesme fortune s'ils eussent continué leur marche comme ils l'avoient commencée, ils jugerent bien que la diligence seule estoit capable de les sauver de la rigueur du froid. Pour cet effet ils abandonnerent ces grands troupeaux qu'ils avoient avec eux, & se déchargèrent mesme du reste de leurs vivres, & de leur bagage, jugeant bien qu'ils en trouveroient

assez de l'autre côté des montagnes. Quand ils les eurent traversées ils entrèrent dans une vallée qui estoit nommée de Zumaque. Elle est à cent lieuë de Quito , au rapport des bons Geographes , ils y trouverent abondance de vivres & de rafraîchissemens ; & y demeurèrent deux mois pour connoistre le païs , & voir s'il n'y avoit rien à faire. Mais ces lieux ne contentant point les grandes esperances qu'ils avoient conceu de leur voyage, Pizarre partit de Zumaque avec soixante bons soldats pour découvrir le païs de la Cannelle ; en poursuivant la route qu'il avoit prise du côté du Nord , il trouva

le chemin si rude & si montagneux qu'il fut contraint de changer de chemin ; il tourna droit à l'Orient , & après avoir cheminé quelques jours il entra dans ce païs fameux qui estoit appelé de la Cannelle par les habitans , à cause de certains arbres grands comme des oliviers qui estoient nommez ainsi dans le païs.



CHAPITRE III.

*Les Païs que Gonzalles
Pizarre découvrit , qui
sont près de la Riviere
des Amazones.*

HERRERA Historien Espagnol dit que Pizarre exerça les dernières cruautés contre les habitans de ces quartiers, jusqu'à faire manger des hommes tous en vie à ses chiens. Cela mit tout le pays en armes contre luy, il fut obligé de camper comme en pays ennemy ; & peut s'en falut que toutes ses

cruautez & toutes les rages qui le prenoient de ne pouvoir trouver ce qu'il cherchoit , ne fussent tout d'un coup satisfaites, il estoit campé sur le bord d'une riviere qui crût tellement pendant une nuit , que sans les sentinelles qui s'apperceurent que l'eauë les gaignoit, ils auroient tous esté noyez. Ils se sauverent bien vîte vers les cabanes des sauvages; & Pizarre resolut de retourner à Zumaque , ne sçachant où aller , il sortit de là avec tout son monde , & après quatre lieuës de marche il rencontra un gros village nommé Ampua , où commandoit un Cacique & un grand nombre d'habitans

qui tous les armes à la main attendoient leur ennemy : Pizarre trouva un autre & bien plus grand obstacle à son retour que ce Cacique & toutes ses troupes , c'étoit une Riviere si grosse & si profonde, qu'il n'y avoit pas lieu de se hasarder à la passer à nage. Il ne trouva point de meilleur expedient que de faire treves avec ces Habitans, & de leur demander des Canoos, qui sont des nacelles pour passer cette Riviere. Le Cacique receut fort honnestement cette proposition, leur en offrit & leur en donna ce qu'ils voulurent , & Pizarre le paya de quantité de petites merceries d'Espagne.

Ce Cacique bien averty du mauvais traitement que ses voisins avoient receu des Espagnols, ne songea qu'à les éloigner de luy : Et pōur se tirer du peril qu'il y avoit à arrêter de si méchants hostes, il leur fit accroire qu'il y avoit de grandes richesses parmy les peuples qui habitoient cette Riviere à quelques journées plus bas. Pizarre luy témoigna par ses actions & par la bouche de ses guides le gré qu'il luy sçavoit de sa courtoisie; neanmoins ne voyant aucune apparence de ces richesses, il revint à Zumaque fort mal satisfait de son voyage. Cependant il avoit trop de cœur pour retourner à

Quito comme il en estoit party ; il voulut donc entreprendre quelque chose d'éclatant, & par la découverte de quelque autre Perou , se rendre aussi considerable que le Marquis de Pizarre son frere aîné. Il s'ouvrit à François Oreillane Gentilhomme de Truxillo en Espagne , qui l'étoit venu joindre en la vallée de Zumaque avec cinquante bons hommes de cheval , il trouva son dessein fort appuyé ; & bien que la saison des pluyes ne fût pas encore passée , cela n'empêcha pas qu'il ne se mit en chemin , il laissa sa petite armée à Zumaque , & ayant pris cent bons soldats & quelques Indiens

diens pour guides & pour
la charge, il marcha droit au
Levant.



CHAPITRE IV.

Les premieres nouvelles qui luy furent données de cete fameuse Riviere, & de la richesse des peuples qui habitent les bords.

L'Ignorance ou la malice de ses guides l'engagea dans un País tout de montagnes, de forests & de torrents. Il luy falut faire faire des chemins où il n'y en avoit jamais eu; s'ouvrir des passages dans les bois à force de bras & de haches; enfin il penetra jusqu'à la Province

de Coca après plusieurs jours de marche. Le Cacique de la Province vint au devant de luy & luy offrit tous les rafraîchissemens du païs. Gonzalles se promit beaucoup de ce bon accüeil, & par le moyen de ses guides il entra en conversation avec le Cacique. Il sceut de luy que le païs par où il avoit passé pour venir, tout plein de montagnes, de forests, & de torrens, estoit le seul passage qu'il avoit pû prendre. Qu'il n'y avoit que d'extrêmes difficultez à le traverser; mais que s'il vouloit prendre le party de s'embarquer sur la Riviere qu'il voyoit devant luy, ou la sui-

vre par terre, il devoit s'assurer qu'il rencontreroit aux bords d'une Riviere beaucoup plus grande que la sienne des terres abondantes en toutes choses, & des peuples couverts de plaques d'or. Il n'en falut pas dire davantage à Gonzalles Pizarre pour le porter à tout entreprendre; il envoya deux de ses guides à Zumaque avec ordre à ses Officiers de le venir joindre. Ils marcherent aussi-tost & surmontant toutes les difficultez des chemins, ils arriverent bien fatiguez au Bourg de Coca. Gonzalles Pizarre les laissa reposer quelques jours & ensuite les fit mettre en bataille

devant le Cacique qui en fut épouvanté. Il épuisa toute sa Province de vivres pour en faire present à Gonzalles; & par cette magnificence le chasser honnêtement de chez luy. Son hoste en avoit encore plus d'impatience que luy, & dès le lendemain ayant fait filer ses troupes le long de la Riviere, il prit congé du Cacique par une belle épée qu'il luy donna, il fut se mettre à la teste de sa Cavalerie, & suivit agreablement le cours de la Riviere. Le beau chemin ne dura pas long-temps. Il falut traverser des ruisseaux à nage ; monter & descendre des inégalitez de terrain &

marcher quarante-trois jours
sans trouver aucuns vivres
pour ses troupes , ny guez
ny canoos pour passer la
Riviere.



CHAPITRE V.

La découverte que fit Gonzalles Pizarre de la Riviere de Coca ; & comment Oreillane voguant sur cette Riviere de l'ordre de Gonzalles entra dans celle des Amazones.

UNE si longue marche ayant infiniment fatigué nos voyageurs , ils furent arrestez par un spectacle bien surprenant , la Riviere pressée par deux rochers qui étoient

à son passage à droit & à gauche, distans l'un de l'autre de vingt pieds seulement; & les eaux sortant de ce détroit se precipiter dans une vallée & faire un saut de deux cens brasses, ce fut là que Gonzalles Pizarre fit faire ce Pont fameux tant vanté par les Historiens d'Espagne sur lequel il passa avec ses troupes. Mais le chemin ne se trouvant pas meilleur de l'autre costé & les vivres leur devenant plus rares de jour en jour, Gonzalles resolut de faire faire un Brigantin pour mettre sur la Riviere les malades, les vivres, les hardes, & cent mil livres d'or qu'ils avoient gagné. La difficulté
ne

ne fut pas petite ; mais elle fut surmontée par le travail & par la nécessité, le Brigantin achevé Gonzalles y fit embarquer tout ce qui empeschoit sa marche , & en donna le commandement à François Oreillane avec 50. soldats , & luy ordonna expressément de ne point s'éloigner de luy , & de se rendre tous les jours au logement. Il observa cet ordre exactement jusqu'à ce que son General voyant tout son monde fort pressé de la faim , luy commanda d'aller chercher des vivres & des habitations où ses gens pussent se rafraîchir. Si-tost qu'Oreillane eut cet ordre ;

I. Part.

C

il gagna le milieu de la Riviere, & la rapidité de l'eau l'emportant autant qu'il vouloit, il fit plus de cent lieües en trois jours fans voiles ny rames : Il entra avec le courant de Coca dans une autre Riviere bien plus vaste, mais bien moins rapide qu'elle; il la considéra tout un jour, & voyant que plus il descendoit, plus la Riviere s'élargissoit; il ne douta plus qu'il ne fust sur cette grande Riviere, qui avoit déjà esté tant de fois & si inutilement cherchée. La joye qu'il eut d'une si heureuse fortune le transporta jusqu'à s'oublier soy-mesme; il ne songea plus qu'à jouir

de son bonheur, & mettant
sous les pieds, devoir, ser-
ment, fidelité & gratitude,
il n'eut plus d'autre but qu'à
faire reüssir l'entreprise qu'il
meditoit.



CHAPITRE VI.

Oreillane esperant une fortune extraordinaire de la découverte de cette Riviere, en voulut avoir la gloire tout seul, quitta son General & se fit nommer Chef de cette entreprise.

POUR cet effet Oreillane fit entendre à ses compagnons, que le pays où ils estoient arrivez n'estoit point celuy qui luy avoit esté

marqué par son General ; qu'il n'y avoit point cette abondance de vivres , que le Cacique luy avoit dit qu'il trouveroit à la jonction des deux rivières ; qu'il falloit assurément voguer plus loin , & chercher ce pays si bon & si fertile , où ils pourroient charger leurs vaisseaux de vivres ; & que de plus ils voyoient tous apparemment qu'il n'y avoit pas lieu de remonter ce fleuve qu'ils avoient descendu en trois jours ; & qu'il ne croyoit pas pouvoir remonter cette même route qu'ils avoient tenuë en une année entiere ; qu'il y avoit bien plus de lieu de l'attendre sur cette Rivie-

re nouvelle , & cependant qu'il falloit aller chercher des provisions. Cachant son dessein , il fit hauffer les voiles , & s'abandonnant au vent , à sa fortune , & à sa resolution , il ne songea qu'à suivre la riviere , & la découvrir jusqu'à la Mer : Ses compagnons eurent de l'ombrage de la maniere dont il exécutoit le dessein qu'il leur avoit proposé. Ils se sentoient obliger de luy dire qu'il outre passoit les ordres de son General , & que dans l'extrême besoin où il estoit de vivres , il falloit aller à luy avec si peu que l'on en pourroit trouver , & qu'il donnoit assez à connoistre

qu'il avoit quelque mauvai-
se pretention , parce qu'il a-
voit manqué de laisser deux
Canoos au bord des deux
ruisseaux qui luy avoient esté
marquez par son General ,
pour luy servir à passer son
armée. Ces remontrances lui
furent faites principalement
par un Religieux Domini-
cain nommé frere Gaspard
de Carvajal., & par un jeu-
ne Gentil - homme de Ba-
dajos en Espagne apellé Fer-
nand Sanches de Vargas. La
cōsideration de ces deux per-
sonnages fit deux partis dans
ce petit vaisseau, & les choses
ne seroient pas passées sans
en venir aux mains de part
& d'autre , si François d'O-

reillane , oposant la dissimulation à la reconnoissance , n'eut par de belles protestations , & par de fortes promesses appaisé ce desordre. Par le moyen des amis qu'il avoit dans le vaisseau il gagna la plûpart des soldats , qui n'estoient pas pour luy , & voyant les deux Chefs du party presque seuls , il fit prendre Fernand Sanches de Vargas & le fit mettre à terre , le laissant seul sans vivres & sans armes dans un effroyable desert , fermé d'un costé par de hautes montagnes , & de l'autre par la Riviere: Pour le Religieux il eut la prudence de ne le traiter pas si mal .

neanmoins il luy fit connoître par ses paroles qu'il n'eut pas à penetrer davantage dans les pretentions de son Officier à moins que d'en vouloir recevoir un rigoureux châtiment : Cela fait il continua sa navigation , & le jour d'après voulant connoître s'il pouvoit s'asseurer de tous ceux qui estoient avec luy pour le succez de ses resolutions , il leur fit entendre qu'il aspiroit à une bien plus haute fortune , que celle qui luy pouvoit arriver de bien servir Gouzalles Pizarre ; qu'il ne devoit rien à Gouzalles Pizarre ; qu'il se devoit tout à soy-même & : son Roy ; & que sa fortune

l'ayant mené comme par la main à la plus belle , & à la plus désirée découverte qui se fut jamais faite aux Indes, qui estoit la grande Riviere sur laquelle ils voguoient , qui sortant du Perou , & coulant d'Occident en Orient , estoit le plus beau canal du nouveau monde , pour passer de la Mer du Nord à celle du Sud ; qu'il ne pouvoit sans les trahir tous , sans leur ravir les fruits de leur voyage & de leur diligence faire part à d'autres d'un bien que le Ciel n'avoit réservé que pour eux. Que pour luy son dessein estoit d'aller en Espagne demander à sa Majesté Catholique le

Gouvernement de ce grand pays , qui regne le long de cette belle Riviere; qu'il leur promettoit à tous des Gouvernemens de Places , de Villes , & autres recompenses proportionnées à leur valeur & à leur generosité ; qu'ils le suivissent seulement, qu'ils le connoissoient bien ; qu'il estoit bien capable du poste qu'il alloit demander à son Roy , & qui luy estoit assurément deu comme à celuy qui avoit decouvert le pays. Que pour le serment qu'il avoit fait à Pizarre , il s'en degageoit ; qu'il ne vouloit plus estre commandé de luy ; qu'il renonçoit au pouvoir qu'il en avoit receu , &

ne vouloit plus d'autre autorité, ny d'autre commandement que celuy qu'il leur demandoit, & qu'ils luy donneroient en le nommant Chef de par le Roy leur Maître, de la découverte de cette grande Riviere.



CHAPITRE VII.

Oreillane donna son nom à cette Riviere, & comment ce nom qu'il luy avoit donné fut changé par une fable qu'il composa luy-même pour rendre sa découverte plus fameuse.

SA Harangue fut suivie d'un consentement general de le faire Chef de son entreprise. Il commença par donner son nom à cette grande Riviere, & non content de

connoître le cours de cette fameuse Riviere, il voulut découvrir le pays. Il mit pied à terre pour avoir des vivres, & connoître des Habitans : Mais il trouva des gens qui sçavoient défendre leur pain, & eut plusieurs combats avec les naturels du pays, qui luy montrèrent qu'ils avoient du cœur; & même ces Peuples étoient si courageux & animez pour la deffense de leurs terres, que les femmes se mêloient parmy les hommes & les secondoient admirablement dans les combats, soit à tirer leurs flèches, soit à faire ferme avec eux. C'est ce qui donna sujet à Oreillane, pour rendre sa décou-

verte plus considerable & plus glorieuse , de dire qu'il estoit entré dans un pays de grande étendue le long de cette Riviere, qui estoit gouvernée par des Amazones, ou femmes qui n'avoient point de maris , qui exterminoient tous leurs mâles , & se rendoient en corps d'armée aux frontieres de leurs voisins en certain tems de l'année pour y choisir des amants , & empêcher la fin d'une Nation si extraordinaire: Et c'est ce qui a fait que depuis cette riviere qu'il nomma de son nom, fut depuis nommée la Riviere des Amazones. Cependant Oreillane poursuivit sa route avec bien du succez ,

plus il avançoit, & plus toutes choses s'accordoient à faire reüssir sa desobeïssance. Il trouva en descendant d'autres Peuples bien moins guerriers, ou moins sauvages que les precedans : Ils le receurent avec grande courtoisie, & admirant tout ce qu'ils faisoient, & tout ce qu'ils avoient, soit les habillemens, soit la personne, leurs armes, leur vaisseau, & tout le reste ; ils les considererent comme des hommes extraordinaires, ils voulurent faire un traité d'amitié avec eux, & leur donnerent tout autant de vivres qu'ils en purent souhaiter.

CHAP.

CHAPITRE VIII.

Oreillane sortit de cette Riviere par un bras qui se va rendre dans la Mer , proche d'un Cap qu'on appelle aujourd huy le Cap du Nord. Son voyage en Espagne pour demander au Roy la Conqueste & le Gouvernement. Son retour malheureux ; & sa fin digne de son infidelité.

OREILLANE se trouvant dans un poste si favorable pour ses desseins s'y arrêta

I Part.

D

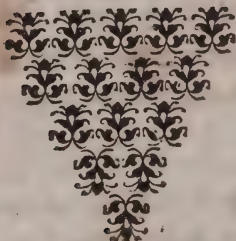
quelque temps , y fit faire un autre Brigantin plus grand que le premier , à cause qu'ils y estoient trop pressez. Il demeura tout le temps qu'il falloit pour bien reconnoître ce pays , & ayant dit adieu à des hôtes si humains , il fit hauffer les voiles. Après quelques jours de navigation , il vint heureusement aux endroits où cette Riviere entre dans la Mer , il y entra avec elle ; & marquant les lieux qu'il luy estoit necessaire d'observer pour le retour , il cotroya un Cap qu'on appelle aujourd'huy le Cap de Nord , qui est à deux cens lieües de l'Isle de la Trinité,

& vogua droit à cette Isle. Oreillane achetta là un vaisseau dans lequel il passa en Espagne , & fut trouver l'Empereur Charles Quint à Vailladolid. Il le trompa si agreablement par le recit de ses aventures , & par la grandeur de ses promesses , qu'il en obtint trois vaisseaux pour retourner d'où il venoit , y bâtir des Forts , faire des habitations aux endroits qu'il trouveroit les plus commodes , & prendre possession du pays au nom de ce Prince. Ses expéditions furent bien tost données , mais l'exécution en fut bien lente. Oreillane fut plus de sept ans à la Cour

d'Espagne sans pouvoir se mettre en estat de partir. Sur la fin de mil cinq cens quarante neuf il s'embarqua avec tout son monde ; mais il n'estoit qu'à la hauteur des Canaries , quand un mal contagieux passant d'un de ses vaisseaux dans les autres , tua une partie de ses soldats, une autre partie en fut emportée peu de temps après, quoy qu'il ne fût encore qu'au Cap Verd , & qu'on luy conseillât de retourner en Espagne. Il eut assez de temerité pour continuer sa route , & pour se promettre qu'il verroit encore la Riviere des Amazones : Il la vit en effet , & vint avec ses vais-

seaux jusqu'à son embouchure ; mais voyant que les hommes luy manquoient, il fit passer sur le sien tout ce qui en restoit, & abandonna les deux autres. Le nombre en diminuant de jour en jour, il ne se reserva qu'une grande barque de deux qu'il avoit fait bâtir dans une Isle où il s'estoit arresté, & tenta plusieurs fois d'entrer plus avant dans la Riviere. Il fallut à la fin qu'il cedât à sa fortune qui l'avoit abandonné, & se laissât aller où elle avoit resolu de le faire perir. Il fut jetté aux côtes de Caracas, & de là à une petite Isle appelée de sainte Marguerite ; il y perdit jusqu'au

dernier des siens ; & estant mort luy-mesme de desespoir autant que de maladie , il fit aussi perdre à Charles Quint les hautes esperances qu'il avoit conceuës d'une entreprise si hardie.



CHAPITRE IX.

Cette découverte ainsi commencée en 1540. demeura imparfaite jusqu'en 1560. qu'un Gentil-homme Espagnol appelé Orsua demanda à faire cette découverte au Vice-Roy du Perou. Son armement, & le commencement de son voyage, & partant de Quito.

LE mauvais succez du voyage d'Oreillane re-

froidit fort la passion qu'avoient les Espagnols pour la découverte de la Riviere des Amazones. Elle fut tout à fait éteinte par la longueur des guerres civiles du Perou. Le Marquis de Caguete en étant Vice-Roy, un Gentilhomme de Navarre appelé Pierre de Orsua, qui avoit toujours eu des pēsees dignes de son grand courage, tourna les yeux sur nôtre grande Riviere, & crut qu'il seroit plus heureux qu'Oreillane. Il se presenta donc au Vice-Roy, & luy proposa son dessein. Le Vice Roy qui connoissoit son merite, loua sa resolution, & se persuada que si une chose aussi difficile

le

le devoit reüffir, ce feroit par la conduite d'un fi brave & fi fage Cavalier. En même temps il fit expedier les pouvoirs dont Orfua avoit befoin, & publier fon entreprife pat tout le Royaume. Toute la Noblefle vint s'offrir à Orfua, & comme il étoit dans l'estime de tout le monde, il n'y eut fi vieux foldat qui n'abandonnât fa retraite avec plaifir pour fervir fous un fi digne General. Orfua ne fut en peine qu'à remercier tant de perfonnes qu'il ne pouvoit mener avec luy. Il choifit tout ce qu'il y avoit de meilleur parmy tant de gens de fervice, & pour pouffer heureufement une

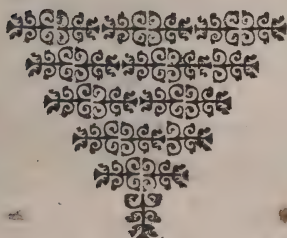
I. Part.

E

Conqueste si fameuse , il fit toutes les provisions qu'il crut nécessaires pour la guerre & pour la bouche , à quoy tous les Seigneurs & tous les habitans des Villes contribuèrent avec beaucoup de bonne volonté & de largesse , pour estre persuadez que Pedro d'Orsua avoit des qualitez qui meritoient bien qu'on l'obligeât. Il partit de Cusco en mil cinq cens soixante avec les acclamations de toute la Ville , & les souhaits d'un heureux voyage. Il estoit accompagné de plus de sept cens soldats d'élite avec quantité de fort bons chevaux. Comme Orsua sçavoit bien la Carte

DES AMAZONES. 51

du Perou , & avoit long-temps medité son voyage , il marcha droit à la Province de Mosilones , pour rencontrer le premier fleuve Moyabamba , par lequel il estoit seur d'entrer dans celuy des Amazones.



CHAPITRE X.

La fin tragique de Pierre d'Orsua par la revolte de deux de ses Officiers , devenus amoureux de la femme de leur General. La fin encore plus tragique de ces deux Rebelles l'un après l'autre ; Et la cruauté du dernier contre sa propre fille.

VRAY. semblablement une entreprise si sagement meditée , & si univer-

sellement approuvée devoit avoir un heureux succez. Cependant il n'y en eut jamais de si malheureuse. Orsua avoit mené avec luy un Dom Fernand de Gusman jeune homme qui estoit venu depuis peu d'Espagne, & un autre plus âgé nommé Lopez Daguirre Biscain, homme de petite taille & de mauvaise mine, qu'il avoit fait son Enseigne. Ces deux malheureux estant devenus amoureux de la femme de leur General, nommée Agnes, & qui avoit accompagné son mary en tous ses voyages; & voyant l'occasion si favorable de contenter leur amour & leur am-

bition , firent revolter les Troupes d'Orsua contre luy & l'assassinerent. Après une action si tragique , les traîtres qui l'avoient commise, & qui estoient bien sept ou huit tous d'intelligence , éleurent Dom Fernand de Gusman pour leur Roy , qui eut l'ame assez vaine pour recevoir un titre qui luy convenoit si peu. Il n'en jouït guere aussi ; car ceux là mêmes qui luy avoient donné la qualité de Roy , luy donnerent aussi le coup de la mort , Daguirre luy succeda. Il se fit luy-même Roy nonobstant les remontrances des autres ; & se nommant luy-mesme le rebelle & le traître , il fit en-

tendre à tous ceux qu'il avoit gagnez qu'il vouloit se rendre le Maître de la Guiane, du Perou , & du nouveau Royaume de Grenade , & leur promit toutes les richesses de ces grands Royaumes. Son Regne fut si sanglant & si barbare qu'il n'y a jamais eu de tyrannie semblable. Les Espagnols aussi l'appellent encore aujourd' huy le Tiran. Cependant il emmena toute la flotte d'Orsua , & descendit sur la Riviere de Coca dans l'Amazone , esperant de gagner l'un de ces Royaumes , & d'y faire de grand progres : mais estant entré dans l'Amazone , il n'en put vaincre le courant.

Il fut contraint de se laisser aller jusqu'à l'embouchure d'une riviere qui est à plus de mille lieües du lieu où il s'étoit embarqué , & fut porté dans ce grand Canal qui va au Cap de Nord, & c'étoit le même chemin qu'avoit pris Oreillane. En sortant de la riviere des Amazones il vint à l'Isle de la Marguerite, qu'on appelle encore aujourd'huy le Port du Tiran ; il y tua Dom Irean de Villa Andrada Gouverneur de l'Isle, & son pere Dom Joan Sermiento. Après leur mort avec le secours d'un nommé Jean Burq, il se rendit Maître de l'Isle , il la pilla entièrement , & y fit des inhuma-

nitez inouïes , il y tua tout ce qui luy refiſta , & de-là paſſa à Cumana où il exerça les mêmes cruautéz : De-là il deſola toutes des côtes qui portent le nom de Caracas , avec toutes les Provinces qui ſont le long des rivières de Venezuela & de Baccho. Il paſſa en ſuite à ſainte Marthe où il tua tout, & entra dans le nouveau Royaume de Grenade , pour paſſer de-là par Quito dans le Perou. Dans ce Royaume il fut forcé de donner un combat , où il fut deffait à plate coûture , & contraint de ſ'enfuir : Mais tous les chemins luy eſtant fermez , il vit bien qu'il fal-

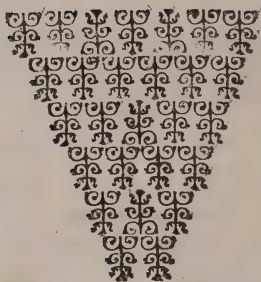
loit perir ; & pour commencer il se porta à une barbarie qui n'a jamais eu d'exemple.

Une fille qu'il avoit eüe de Mendoza sa femme l'avoit suivy dans son voyage. Il l'aimoit tendrement ; ma fille , luy dit-il , il faut que je te tuë. J'avois dessein de te mettre sur le Trône ; mais puisque la fortune s'y oppose , je ne veux pas que tu vives pour souffrir la honte que tu aurois de devenir esclave de mes ennemis , & d'estre appelée la fille d'un Tiran & d'un Traître. Meurs , ma fille , meurs de la main de ton pere , si tu n'as pas le cœur de mourir de la tienne. Elle surprise

de ce discours , luy demanda au moins du temps pour se disposer à la mort , & demander pardon à Dieu. Ce qu'il luy accorda ; mais ses prieres estant trop longues à son gré , tout à genoux qu'elle étoit il luy tira un coup de carabine au travers du corps ; mais ne l'ayant pas tuée du coup, il luy donna de son poignard dans le cœur. La fille en tombant de ce dernier coup : *Hà mon pere, luy dit-elle, c'est assez !*

Peu après sa mort il fut pris, mené prisonnier à l'Isle de la Trinité , où il avoit beaucoup de bien. Son procez luy fut fait , & condamné à estre écartellé. Il fut exe-

cuté publiquement , & ses
maisons rasées , & les places
semées de sel comme on les
voit encore aujourd'huy.



CHAPITRE XI.

Cette découverte a demeuré par ces tristes evenemens ainsi sans estre plus avancée , depuis 1560. jusqu'en 1606. que deux Peres Iesuites se hazarderent d'aller prescher l'Evangile le long de cette Riviere , & y furent martirisez. Plusieurs autres entreprises formées depuis par de grands personnages sans succez.

LA fin malheureuse de ces deux entreprises é-

reignit si fort les desirs de cette découverte, que le dernier siecle s'est passé sans avoir eu une plus grande connoissance de la riviere des Amazones. Nôtre siecle a esté plus heureux, & on a vû de nos jours ce grand dessein parfaitement executé. En mil six cens six, & mil six cens sept, des Peres de la Compagnie de J E S U S, poussez du seul desir de la conversion des Sauvages, sortirent de Quito & penetrerent jusques dans la Province des Cofanes, qui habitent les lieux où sont les sources de la riviere de Coca. Ces bons Peres voulurent commencer par ces Peuples la publica-

tion de l'Evangile : Mais l'heure n'estoit pas encore venuë qu'ils devoient estre appelez à la connoissance de Dieu ; & ils trouverent des hommes si cruels , & si incapables d'écouter sa parole , qu'ils tuerent un de ces Peres nommé le Pere Raphaël Ferrier , & mirent les autres en fuite.

En l'année mil six cens vingt & un , sous le Regne de Phillippes IV. Roy d'Espagne , Vincent Delos Reyes de Villalobos Sergent Major , Gouverneur & Capitaine general du pays des Quixos , avoit resolu de tenter cette navigation de la Riviere des Amazones : Mais

ayant receu l'ordre de quitter son Gouvernement, il fut forcé de ne plus penser à ce voyage. Alonze Miranda forma le même dessein, fit son équipage, & prit toutes les precautions necessaires pour surmonter toutes les difficultez de cette entreprise; mais il n'eut pas plus de succez que les autres, car il mourut sans avoir seulement vû la Riviere des Amazones. Auparavant l'un & l'autre le General Joseph de Villamayor Maldonado Gouverneur des Quixos, poussé du mesme motif de la gloire de Dieu, de la grandeur du Roy son Maître, & du salut de tant d'Infidelles,

DES AMAZONES. 65

fidelles, avoit consumé tout son bien pour s'établir parmi ces Peuples, qui habitent sur les bords de cette admirable Riviere.



I. Part.

E

CHAPITRE XII.

*Comment le Roy d'Espagne
envoya Commission au
Gouverneur du Brezil
de faire cette découver-
te.*

LES Castillans n'étoient pas les seuls des Conquerans du nouveau monde, qui montroient tant d'ardeur pour se rendre les Maîtres de ces Nations inconnuës. Les Portugais estoient dans la même inquietude, & sçachant qu'ils n'étoient pas fort éloignez de l'embouchure de

la riviere , s'estoient persuadé que cette découverte leur estoit réservée. L'an mil six cens vingt-six Bonito Macul alors Gouverneur de Para , receût commission de Philippes I I I. Roy d'Espagne de se mettre en Mer avec de bons vaisseaux pour entrer dans cette riviere , & surmonter toutes les difficultez de cette découverte ; mais il ne put satisfaire aux ordres de sa Majesté Catholique , car il fut rappelé par d'autres plus pressans , & obligé d'aller servir à Phernambuc.

En mil six cens trent trois & mil six cens trente quatre le Roy d'Espagne , qui avoit

une extraordinaire impatience de voir enfin reüssir une entreprise tant de fois & si vainement tentée , envoya des ordres tres. pressans à Francesco Coello Gouverneur & Capitaine general de l'isle de Maragnan , & de la Ville & Forteresse de Para, de faire un armement considerable pour entreprendre avec fruit la decouverte de la Riviere des Amazones , & luy marca dans ses ordres que s'il n'y avoit point d'Officier prés de luy sur lequel il se pût reposer de l'exécution de cette entreprise , il y allât luy-même en personne , parce qu'il vouloit sçavoir absolument s'il estoit impossible de mon-

tér sur cette Riviere, & d'en
ſçavoir la ſource & la lon-
gueur. Carvallo ne put
obeir au Roy ſon Maître,
parce qu'il ne ſe crut pas en
état de s'éloigner de ſon
Gouvernement, ny de par-
tager ſes forces en une ſai-
ſon où les Hollandois luy
alloient tomber ſur les bras,
& ne perdoient pas une oc-
caſion de faire des deſcentes
dans le Brezil : Mais ce
qu'il ne crut pas à propos
de faire qu'avec beaucoup
d'hommes & de vaiſſeaux,
fut heureuſement executé
par la fortune de deux fre-
res lais de l'Ordre de ſaint
François : Voicy comment.

CHAPITRE XIII.

Ce que tant de braves Hommes n'avoient pû achever, se trouve fait par deux freres-lais de l'Ordre de saint François, en se sauvant des mains des Indiens.

LA Ville de saint François dans la Province de Quito est une des plus belles de l'Amerique; elle est bâtie sur l'une de ces Montagnes effroyables, que les Espagnols appellent Corde-

liers & Tierras , à un demy degré Sud de la ligne Equinoxiale. Elle est néanmoins d'une temperature la plus agreable , la plus abondante , & la plus saine de toutes celles du Perou ; & l'on n'y est jamais incommodé de la chaleur. En mil six cens trente cinq , trente six & trente sept , le Capitaine Jean de Palacios s'estant mis en teste de découvrir cette riviere des Amazones , fit un petit armement pour reconnoître & pour peupler plutôt que pour dompter par la force des armes les Peuples de ces Provinces. Plusieurs Religieux de saint François voulurent estre de

la partie pour travailler au salut de ces Barbares , & se promirent d'estre plus heureux que les Peres Jesuites , qui trente ans auparavant avoient tenté la même entreprise , & virent un des leurs apellé le Pere Raphaël Ferrier tué & martyrisé par la main de ces Barbares (comme j'ay dit cy-devant.)

Ils marcherent avec plus de precaution, & après de longues fatigues arriverent à la Province des Indiens aux cheveux longs : Ils trouverent ce pays là fort peuplé , mais n'y pouvant faire aucun établissement pour la dureté des Habitans ; les uns quitterent la partie & retournerent à Qui-
to ,

to, les autres plus fermes, demeurèrent avec le Capitaine Jean de Palacios , & quelque peu de soldats qui luy furent toujours fideles ; mais les ayant presque tous perdus dans ces combats , où il fut tué luy - mesme : Les Religieux se sauverent comme ils pûrent , & les deux Freres-laïs dont j'ay parlé appelez l'un Dominique de Britto , & l'autre André de Toledé , se tirerent adroitement d'entre les mains de ces Indiens ; & ayant gagné leur barque avec six soldats qui restoiént , ils s'abandonnerent à la Providence , & laisserent aller leur barque au gré des

I. Part.

- G

vents & des courants.

Dieu favorisa tellement leur navigation , qu'après avoir esté portez sur cette grande Riviere , de Province en Province , ils prirent heureusement terre à la Ville de Para : Cette Ville est dans le Brezil à quarante lieües de l'emboucheure de la Riviere des Amazones , du côté du midy ; les Portugais en sont les maîtres , & en ont fait une bonne Place , qui est du gouvernement de Maragnon. On interrogea les deux freres laïs & les soldats, de leur longue & admirable navigation ; mais ils estoient tous huit si grossiers , qu'ils n'avoient rien remarqué de particulier ;

ils dirent seulement qu'ils avoient passé par plusieurs Provinces de differents Barbares, qui mangeoient ceux qu'ils prenoient à la guerre. Les deux Cordeliers offrirent de retourner d'où ils venoient, pourveu qu'on donnast un vaisseau & des hommes pour les conduire, & esperoient de retrouver les mesmes passages des Rivières, par lesquels ils étoient descendus, & de remonter jusqu'à Quito. On les mena de Para en la Ville de saint Loüis de Maragnon; Jacques Raimond de Norogna en estoit Gouverneur, & ayant autant de zele pour le service de son Dieu, que

pour celuy de son Roy , il voulut examiner plus particulièrement les Freres Cordeliers , que l'on n'avoit fait à Para ; il les interrogea avec tant de patience & de douceur , qu'il les fist parler raisonnablement : Ils luy dirent qu'ils estoient partis du Perou , que leur Monastere estoit dans la Ville de Quito ; qu'ils en estoient sortis avec plusieurs de leurs Freres , pour travailler à la conversion des Sauvages , mais que ces Infideles les avoient voulu manger au lieu de les écouter ; que leur Capitaine estant mort , & leurs Freres en fuite , ils s'estoient jettez avec six soldats dans

une barque qui estoit venuë miraculeusement surgir à Para, & qu'ils estoient prests de retourner au Perou s'ils en trouvoient la commodité. Le Gouverneur ayant fait de longues reflexions sur ce rapport crut que Dieu luy offroit une belle occasion de servir sa religion & son pays, & qu'il devoit tanter ce que tant d'autres avoient manqué.



CHAPITRE XIV.

Le Gouverneur du Brezil sur le raport de ces deux Freres Cordeliers entreprit la découverte de cette Riviere. L'armement qu'il fit pour cela, & la commission donnée à Don Pedro de Texeira qui partit de Para en 1637.

DON Pedro de Norogna resolut de faire un armement pour entreprendre cette découverte & la fit

publier par tout , à cette nouvelle plusieurs se presenterent pour servir dans cette occasion ; le Gouverneur retint ceux qu'il jugea les plus propres pour son dessein, & voulant avoir un homme capable de luy rendre un compte exact de tout ce qu'il auroit vû pendant une si longue navigation , il choisit le Capitaine Pierre de Texeira homme de cœur, de conduite, & de probité pour General de la flotte , ce Cavalier receut avec bien de la joye un Commandement qui estoit si conforme à ses intentions , car il a toute sa vie recherché les occasions de servir son Roy au préjudice de

ses interets & au peril de sa vie , auffi a-t'il eû la gloire d'achever l'entreprise la plus difficile & la plus illustre de son temps. Il partit de Para le vingt huitième Octobre mil fix cens trente sept , avec quarante sept Canoos d'une grandeur raisonnable , on y avoit embarqué outre les munitions de bouche & de guerre , soixante-dix soldats Portugais , & douze cens Indiens amis pour ramer & pour combattre qui avec leurs femmes & les garçons de service faisoient deux mil personnes. Ils entrerent dans l'embouchûre de la Riviere des Amazones par le costé le plus près de Para , & eviterent

heureusement les rochers à fleur d'eau qui ferment le passage des vaisseaux en bien des endroits. Cependant ils furent près d'un an sans voir la fin de leur navigation ; il est vray que n'ayant point de guides sur la foy & sur l'experience desquels ils pussent conduire leur route , & d'ailleurs-estant portez tantost au Sud , tantost au Nord par la violence des courants , ils n'avançoient pas autant qu'ils auroient fait s'ils eussent connu la navigation de la Riviere ; d'ailleurs Texeira estant obligé de pourvoir à la subsistance de tant de monde qu'il menoit avec luy & voyant que ses vivres di-

minuoient tous les jours considerablement, il falloit qu'il envoyast de temps en temps des partis de Canoos pour en recouvrer & faire des descentes ou dans les Isles, ou en terre ferme.



CHAPITRE XV.

Les difficultez que Texeira trouva en son voyage, provenant tant des siens propres que de la longueur du chemin, & l'heureuse descente de ses avançours dans le país des Quixos, qui est du Gouvernement de Quito.

NOS Voyageurs n'étoient pas encore à la moitié de leur chemin lors que les Indiens se laisserent

de leur travail ils quitterent les rames & murmurèrent tout haut de ce qu'on les avoit engagez à un voyage si long ; on avoit beau les assurer qu'ils seroient bien tost à la fin , ils demanderent leur congé à Texeira , & voyant qu'il les remettoit de jour en jour , plusieurs tournerent la prouë de leurs Canoos , & s'en retournerent à Para. Le General vit bien qu'il falloit user en cette occasion de prudence plutôt que de force : c'est pourquoy il ne fit point suivre les fuyards , mais il essaya par la voye de la douceur d'en empescher les suites. Il parla donc fort humainement aux Indiens qui

luy restoient , & leur dit des choses dont ils furent si touchés , que ceux qui les avoient ouïes les firent passer de Canoos en Canoos, & de bouche en bouche avec toutes ces demonstrations extérieures de satisfaction & de joye, qu'ils ont accoustumé de témoigner dans leurs assemblées ; ils se mirent aussi à crier de tous les Canoos que Texiera continuast son voyage , & qu'ils ne l'abandonneroient jamais. Le General les ayant remerciés de leur bonne volonté fit faire une distribution d'eau de vie par tous les Canoos , avec assurance qu'ils arriveroient bien tost où ils devoient al-

ler : Non content d'avoir fait courir ce bruit , il crût que pour affermir les Indiens dans leur resolution , il devoit faire une chose d'éclat ; il fut donc visiter tous les Canoos & en choisit huit des meilleurs qu'il fit charger de vivres , de soldats & de rameurs. Il nomma pour chef de cette Escadre le Colonel Benedito Rodriguez d'Oliveira , natif du Brezil ; & l'ayant instruit de ses intentions , le fit partir avec charge de luy envoyer souvent des nouvelles qui fussent agreables aux Indiens. Oliveira n'estoit pas un homme ordinaire , il avoit naturellement l'esprit vif & pene-

trant ; & ayant esté nourry toute sa vie avec les Indiens, il avoit si bien étudié leurs actions & leurs visages, qu'ils ne pouvoient si bien déguiser que d'un clin d'œil il ne conneust tout ce qu'ils avoient dans le cœur, ils le regardoient aussi comme un homme qui devinoit les pensées, & comme tel non seulement ils avoient de la veneration pour luy, mais ils le craignoient & luy obeïssient aveuglément ; après cela il ne faut pas demander si ceux qui étoient dans les huit Canoos qu'il devoit commander furent bien contans de s'en aller avec luy. Ses gens firent une telle diligen.

ce, tantost avec les rames, tantost avec les voiles, qu'ils surmonterent tous les obstacles qui se presenterent, & surgirent ainsi heureusement le vingt-quatrième Juin mil six cens trente huit à l'endroit où la riviere de Pagamino entre dans celle des Amazones. Il y a un Port près de là qu'on appelle du nom de la Riviere où les Espagnols s'étoient fortifiez & avoient fait un Bourg pour tenir dans la crainte les Quixos qui n'étoient pas encore bien accoustumez au joug.



CHAPITRE XVI.

*La descente du General
Texeira , & les ordres
qu'il donna pour en son
absence conserver son
Armée.*

SI l'impatience de faire
leur descente ne les eut
point arrestez en ce lieu-là ,
& qu'ils eussent vogué en-
core quelque temps , ils au-
roient rencontré l'entrée de
la riviere Napo dont je par-
leray cy-après, où ils eussent

I. Part.

H

esté mieux receus & bien moins exposez aux pertes & aux incommoditez qu'ils souffrent en ce pays. Le mesme jour de la descente le Colonel Benedito dépêcha un Canoos à son General, pour luy donner avis du succez de sa Navigation, & du peu de temps dans lequel il pouvoit achever la sienne. Cette nouvelle répandue dans l'Armée donna des forces & du courage, à ceux que la longueur du travail & de la faim avoit épuisez ; Texeira usa comme un homme de teste, d'un si bon succez, il confirma l'assurance de leur prochain débarque-

ment, & suivit Benedito à grandes journées : Les Portugais & les Indiens faisoient leur devoir à l'envy les uns des autres, & pas un jour ne se passoit qu'ils ne crussent que le lendemain seroit le dernier de leur voyage. Enfin ce jour tant désiré parut, & le General Texeira voulant s'acquitter de sa parole, fit mettre pied à terre à tout son monde à l'embouchûre d'une Riviere qui descend dans celle des Amazones par la Province de ces Indiens qui portent les cheveux aussi longs que les femmes. Ce Peuple avoit autrefois bien vécu avec les Espagnols &

consenti à leur établissement dans leurs terres, mais ayant esté forcez à prendre les armes contre le Capitaine Palacios à cause du mauvais traitement qu'ils recevoient de ses soldats & l'ayant tué luy mesme dans un combat ils demeurerent irreconciliablement ennemis des Castillans, le General Portuguais qui n'avoit pas esté averty de cette rupture, voulut faire rafraichir ses troupes dans ce pais-là, parce qu'il le trouva tres beau tres fertile & tres commode, il planta son camp dans l'angle de terre que formoient les deux rivières & l'ayant bien retran-

ché du costé de la plaine il y fit entrer ses Portugais & les Indiens , & leur donna pour Commandant le Capitaine Pierre Dacosta Favotta & le Capitaine Pierre Bajou, ces deux sages & vaillants Officiers rendirent à leur General les dernieres preuves de leur conduite & de leur fidelité. Ils demurerent onze mois campez en celieu avec d'extraordinaires incommoditez , car ils furent souvent obligez d'en venir aux mains avec ces hommes aux longs cheveux pour avoir des vivres , & beaucoup de leurs soldats tomberent malades non seulement pour

la disposition de l'air qui ne pouvoit estre que mauvaife, entre deux rivières, mais pour avoir demeuré un si long-temps comme enfermez dans leur camp.



CHAPITRE XVII.

L'arrivée des Portugais dans Quito, la joye generale, & l'émulation des Portugais & Espagnols sur cette découverte.

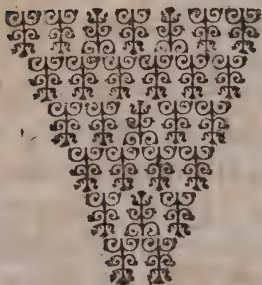
TEXEIRA de son costé s'estoit mis en chemin dans quelque Canoos avec peu de gens, pour aller joindre le Colonel Benedito & ayant receu de ses nouvelles il laissa la barque où la riviere finit & fut à pied le trouver

dans la ville de Quito , où il estoit arrivé quelques jours auparavant. La venue du General Texeira acheva la joye que tout le monde de Quito tant le Clergé que le Peuple avoient receu d'une découverte si souhaitée de tous. Tous ces Portugais furent receus & carressez des Espagnols avec des sentiments de freres , non seulement pour estre tous sujets d'un mesme Roy , mais pour estre asseurez par leur moyen d'une route qu'ils n'avoient encore pû naviger entiere-ment du costé du Perou , & qu'ils voyoient reconnuë depuis la Mer jusqu'aux sources de

de cette fameuse Riviere, les uns se vantoient d'avoir esté les premiers qui avoient navigé ce grand Fleuve depuis la source jusqu'à la Mer; & les autres disoient non seulement qu'ils l'avoient navigé, mais qu'ils l'avoient remonté, découverte entièrement & reconnu tout à fait depuis son embouchûre du costé du Brezil, mais jusqu'à la source la plus proche de Quito. Toutes les Communautéz Religieuses de cette Ville en firent une réjouissance toute particulière pour remercier Dieu de la grace qu'il leur faisoit de les appeller au travail d'une

I. Part. I

vigne qui n'avoit pas encore
esté cultivée , & s'offrirent
tous avec la mesme ferveur
à servir pour la predication
de l'Evangile.



CHAPITRE XVIII.

*Retour du General Texeira
au Brezil par la Riviere
des Amazones , & la
commission donnée au
Reverend Pere Christo-
phe de Acugna Iesuite ,
pour observer toutes les
particularitez de cette
découverte , & en faire la
relation.*

QUITO est un Siege
Royal, où il y a Presi-
dents & Assesseurs, les Offi-

ciers considerant l'importance de la découverte qu'avoient fait les Portugais , & combien il y alloit de l'interest de Dieu & de sa Majesté Catholique de ne pas negliger une affaire de si grande consequence , ne voulurent pas d'eux mesme prendre aucune resolution , ils écrivirent au Vice-Roy du Perou qui estoit pour lors le Comte de Chinchon ; le Vice-Roy ayant mis l'affaire en deliberation avec les plus habiles du Conseil de Lima qui est la Cour Souveraine de ce grand Royaume, fit réponse au President de Quito qui estoit le Licentié Dom Alonze de Salazar & luy

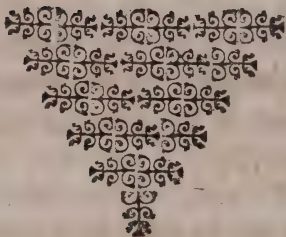
manda par ordre datté du dix du mois de Novembre mil six cens trente huit qu'il renvoyast le General Texeira à Para avec tout son monde par le mesme chemin qu'il estoit venu , & qu'il luy fist fournir toutes les choses qui leur estoient necessaires pour leur voyage ; il luy ordonna aussi particulierement de choisir deux Espagnols de consideration & de faire agréer au General Portugais qu'ils s'embarquassent avec luy , afin qu'ils pussent faire un raport fidel de la route qu'il falloit prendre pour cette longue navigation, & comme témoins oculaires & irréprochables , ils pussent infor-

mer sa Majesté Catholique de tout ce qui avoit esté reconnu & qui pourroit se reconnoistre à leur retour.

Plusieurs affectionnez au service du Roy leur maistre se presenterent pour avoir part à une si grande entreprise, entre autres Dom Vasques de Acugna Chevalier de l'Ordre de Calatrava & Lieutenant du Capitaine General du Vice Roy du Perou & Corregidor de Quito, s'offrit de faire ce voyage. L'amour qu'il avoit pour son Prince luy fit rechercher cette nouvelle occasion de le servir avec la mesme chaleur que depuis plus de cinquante

années & ses ayeuls toute leur vie avoient eû pour de semblables rencontres ; il demanda au Vice-Roy la permission de faire à ses dépens l'armement & l'equipage de cette entreprise sans en pretendre autre interest que celui de voir son maistre bien servy. Mais le Vice-Roy ayant besoin de luy après avoir loué son zele pour son Roy & la grandeur de ses offres , l'obligea de demeurer à la fonction de sa charge ; & pour le gratifier nomma en sa place le Pere Christophe d'Acugna son frere qui non moins genereux que luy, tint à grand bon-heur

de pouvoir par ce moyen
servir son Prince en une si
importante occasion.



CHAPITRE XIX.

*Depart du Pere d'Acugna;
La route que prirent en-
semble les Espagnols &
Portugais pour remonter
sur la Riviere des Ama-
zones.*

LE General Portugais
estant prest à partir &
à commencer son retour à
Para par la Riviere des A-
mazones ; l'Audiance Roya-
le de Quito après avoir
serieusement examiné les

grands avantages qui pouvoient venir que des Religieux de la Compagnie de J E S U S fissent ce voyage avec luy , pour remarquer exactement tout ce qui pouvoit mériter d'estre observé dans cette grande Riviere, & pour en porter la Relation en Espagne à sa Majesté Catholique , en donna avis au Provincial des Jesuites qui estoit lors le Pere François de Fuentes. Ce Religieux tenant à grand honneur la confiance que l'on avoit en ceux de sa Maison pour les charges d'une affaire de si grande importance confirma la nomination qui avoit esté faite au

Pere Christophe d'Acugna quoy qu'il fut Recteur du College des Jesuites de Cuenca dependant de Quito & luy donna pour compagnon le Pere André Dartieda Professeur en Theologie dans le mesme College. Ces deux Religieux receurent leurs Ordres par des Patentes expediees en la Chancellerie de Quito , portants qu'ils eussent à partir sans delay avec le Capitaine Major Pierre de Texeira & qu'étant arrivez à Para , ils passassent en Espagne pour donner compte au Roy de tout ce qu'ils auroient remarqué en leur voyage. Ces Religieux obeirent incontinent

aux ordres qu'ils avoient reçus & partirent le fezième de Janvier mil six cens trente neuf pour commander un voyage qui dura dix mois avant qu'ils fussent arrivez à Para où ils prirent port le douzième Decembre de la même année. En sortant de Quito ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes au pied desquelles sont les sources de cette grande Riviere des Amazones qui n'ayant rien dans sa naissance de plus grand que les autres Rivieres, s'augmente & croist si fort dans son cours, qu'elle a quatre-vingts quatre lieues de large dans son embouchure. Ces Peres se don-

nerent tous les soins & travaillèrent avec toute l'exactitude possible pour remarquer tout ce qui meritoit d'estre observé ; ils prirent hauteur en chaque endroit de la Riviere , où ils le peurent faire ; ils sçurent les noms de toutes celles qui y entrent & de tous les Peuples qui en habitent les bords. Ils voulurent connoître la qualité des terroirs, la bonté des fruits & de tout ce qui sert à la vie, la temperature des climats, & mesme entrer en commerce avec ceux du Pays ; en un mot ils n'oublierent rien de ce qu'ils crurent devoir faire pour avoir une parfaite connoissance de ces Provinces qu'on

n'avoit jamais pû jusqu'alors découvrir entierement. C'est pourquoy ceux qui liront cette Relation sont instamment priez, par celuy des deux Peres qui se chargea de faire la Relation, d'ajouter foy à tout ce qu'il a écrit, parce que ce qu'il affirme vray est si vray, qu'il peut le faire certifier par plus de trente Espagnols ou Portugais qui estoient au voyage, & qu'il feroit conscience dans une affaire si importante & toute serieuse d'affirmer des choses qui ne seroient pas veritables.



CHAPITRE XX.

*Idée generale que le Pere
d'Acugna donne de cette
Riviere , & les eloges
qu'il en fait pour avoir
tout veu.*

LA fameuse Riviere des
Amazones arrouse les
plus riches, les plus fertiles,
& les plus peuplées terres du
Perou, & est sans hyperbole
le plus grand & le plus
celebre de tous les fleuves
du monde, il traverse des
Royaumes de plus grande

étenduë & enrichit plus de Provinces que le Gange, ce grand fleuve qui arrouse une partie de l'Inde Orientale ; que l'Euphrate qui après avoir couru la Perse vient au travers de la Syrie, se jetter dans la Mer ; que le Nil qui sortant des montagnes de Cuama passe toute l'Afrique & les païs du monde les plus steriles, en fait des Provinces secondes & delicieuses par le debordement de ses eauës. En un mot la Riviere des Amazones nourit infiniment plus de pleuples, porte les eauës douces bien plus avant dans la Mer que ne font tous ces grands fleuves, quoy que les uns aient donné leur nom
à des

à des Golphes tous entiers ,
& que les autres troublent
la Mer bien avant : Il entre
bien plus de Rivières dans
le fleuve des Amazones qu'il
n'en entre dans le Gange ,
& si les bords du dernier sont
couverts d'un sable doré ,
ceux du premier sont char-
gez d'un sable d'or pur , &
ses eaux creusant tous les
jours ses rives découvrent
tous les jours les mines d'or
& d'argent qui sont dans les
entrailles des terres qu'elle
arrouse ; enfin c'est un Para-
dis terrestre que les lieux par
lesquels elle passe , & si les
hommes aydoient à la nature
en ce païs-là, comme ils font
ailleurs , tous les rivages de

ce grand fleuve seroient des grands jardins perpetuellement remplis de fleurs & de fruits. Elle fait des debordements d'eauës qui rendent fertiles toutes les terres où ils arrivent , non seulement pour une année , mais pour plusieurs. Après toutes les ameliorations étrangères ces changements de saisons ne sont point necessaires aux Provinces voisines de nostre grande Riviere. Elles trouvent tout dans sa proximité, une abondance de poissons dans ses eauës au dessus des desirs , mil animaux differents dans les montagnes voisines , de toutes sortes d'oyseaux s'y voyēt dans une

affluence qui n'est pas imaginable , les arbres toujours chargez de fruits , les champs de moissons , & les entrailles de la terre sont des mines precieuses de plusieurs sortes de metaux ; enfin on ne voit parmy ce grand nombre de peuples qui habitent le long de ses bords que des gens bien faits ; adroits , & de beaucoup de genie pour toutes les choses qui leur sont vtilles.



CHAPITRE XXI.

*La source de cette Riviere ,
& la jalousie que toutes
les Provinces du Perou
ont.*

POUR entrer dans l'histoire particuliere de cette Riviere je commanderay par son origine , & je diray que si l'on a vû autrefois des contestations de jalousie entre de grandes Villes pour la naissance de plusieurs Heros des siecles passez , il n'y en a pas moins

entre les Provinces du Perou à se dire la mere de cette grande Riviere , parce que la source en a esté jusques à cette heure inconnuë, la ville de Lima toute superbe, & toute puissante qu'elle est se vante d'avoir dans ses montagnes de Ganneo & des Cavaliers qui sont de sa juridiction , & à soixante & dix lieuës au dessus d'elle , la premiere source de la Riviere des Amazones. Cependant ce n'est point sa source , mais celle d'un autre fleuve qui entre dans l'Amazone ; d'autres soutiennent que la source de cette grande Riviere sort des montagnes de Moëda dans le nouveau Royau-

me de Grenade , & est appelée la riviere Caquetta; mais ils se trompent encore & confondent les choses , car la Caquetta & les Amazones coulent separement plus de sept cens lieuës , & quand elles s'approchent il semble que la Caquetta se détourne de son cours , & marchant toujourns à costé de l'Amazone de bien loin, continuë ainsi sa course jusqu'à ce qu'ayant percé dans la Province des Agnos elle vient donner toutes ses eaües à la grandeur de nostre Riviere. Mais en un mot le Perou en general veut estre l'autheur de ce grand ouvrage de la nature.

Cependant la verité est que la ville de saint François, vulgairement appelée de Quito, a toute seule la gloire de produire cette merveille de l'un & l'autre monde, à huit lieuës de cette Ville on trouve les veritables sources de cette grande Riviere au deçà de ces grandes montagnes qui font la separation du gouvernement de cette Ville, de celui de la Province de Los Quixos au pied de deux grands rochers, l'une s'appelle Guamana, & l'autre Pulca, éloignées l'une de l'autre de près de deux lieuës. Entre ces deux montagnes il y a un grand lac, & au milieu de ce lac on voit une au-

tre montagne qu'un trem-
blement de terre a arraché
de ses racines & y a renversé
dedans quoy qu'il soit tres-
profond & tres - spacieux.
C'est de ce lac que sort cette
grande Riviere des Amazo-
nes à vingts minutes proche
la ligne equinoctiale du costé
du midy.



CHAPITRE. XXII.

*Le cours de cette Riviere ,
sa longueur , sa largeur
differente , & sa pro-
fondeur.*

CETTE Riviere court
de l'Occident à l'O-
rient , ou comme disent les
gens de Mer , d'Ouest à Est ;
elle côtoye toujours la Ligne
Equinoxiale du côté du Mi-
dy , & ne s'en éloigne que
de deux , trois , quatre , &
cinq degrez au plus , en la
plus grande de ses sinuositez,

I. Part.

L

depuis son commencement jusqu'à son emboucheure en la Mer ; elle ne court que mille trois cens cinquante-six lieuës d'Espagne bien comptées , quoy qu'Oreillane luy en aye donné mille huit cens ; elle va toujourns en serpentant , & par ses grands détours , comme par autant de bras , elle attire en son canal un grand nombre de rivières , qui viennent tant du côté du Septentrion que du Midy. Sa largeur est différente , elle a une lieuë de large en certains endroits, en d'autres deux , trois , & davantage , en d'autres ne s'étendant pas plus dans une si longue course , com-

me pour ramasser toutes les eauës & toute son impetuosité à se faire une emboûcheure de quatre-vingts quatre lieuës.

Le plus étroit de cette Riviere est d'un quart de lieuë, ou un peu moins sous la hauteur de deux degrez deux tiers du côté du Sud.

Ce Détroit par une providence de Dieu est tres propre à bastir une Citadelle pour arrester toutes les Armées ennemies quelques fortes qu'elles fussent qui viendroient de la mer par la grande emboûcheure de ce fleuve ; & si elles descendoient par une riviere qui entre dans celle des Ama-

zones appelée Rionegro, en bâtissant un fort où cette riviere entre dans celle des Amazones ; on devient si bien maistre de ce passage, qu'on peut l'empescher à qui que ce soit qui le voudroit entreprendre. Ce Détroit est à trois cens soixante-dix lieuës de l'emboûcheure de nostre Riviere, d'où on peut donner avis en huit jours avec des canoos ou autres bateaux legers avec la voile & la rame, de l'arrivée de tous les vaisseaux, & ainsi se mettre en état de deffendre & fermer le passage aux ennemis.

La profondeur de cette Riviere est si grande en cer-

tains lieux qu'il ne se trouve point de fonds , depuis son emboûcheure jusqu'à la riviere appellée Rionegro qui sont près de six cens lieuës ; il y a toujourns au moins trente & quarante brasses d'eau dans son principal canal. De là en montant la profondeur est diverse , tantost de vingts , douze & huit brasses. Mais dès son commencement elle en a assez pour les plus grands vaisseaux ; car quoy que le courant soit fort rapide , il ne manque jamais de se lever tous les jours de certains vents Orientaux appelez Brizes qui durent des trois & quatre heures de suite , &

quelques fois tout le jour ;
qui repoussent les eaux &
les retiennent dans un estat
qui n'est point violent.



CHAPITRE XXIII.

Il y a grand nombre d'Isles dans cette Riviere , & les moyens dont les habitans se servent pour conserver leurs bleds ou racines dans les inondations.

CETTE grande Riviere est toute peuplée d'Isles de toutes grandeurs & en telle quantité qu'on ne sçauroit les compter , tant elles sont près les unes des autres ; il y en a de quatre , de cinq ,

L iiij

de dix & de vingts lieuës ; celle qui est habitée des Toupinambouls & dont nous parlerons cy après , a plus de cent lieuës de tour , il y en a quantité de petites que les habitans des lieux destinent pour semer leurs grains. Mais toutes ces petites & la plûpart des plus grandes sont tous les ans inondées de la riviere , & ces débordemens reglez les engraisent de telle sorte par les limons & les vazes qu'elle traïsne , qu'elles ne sçauroient jamais devenir steriles , quand elles seroient toutes les années semées des Mays de Yuca où de Magnioca , qui sont les racines dont ceux du païs se

servent de pain, & que la terre leur fournit avec une abondance extraordinaire.

Encore que ces frequentes inondations semblent porter avec soy de grandes incommoditez, l'Autheur de la nature a enseigné à ces Barbares à s'en servir vtilement; avant que les débordements arrivent ils cueillent tout leur Yuca, qui est une racine dont se fait la Cassave, qui est le pain ordinaire en toutes les côtes du Brezil, & de beaucoup d'autres endroits de la Terre-ferme & des Isles de l'Amerique. Ils font des grandes caves dans terre, où ils mettent ces racines & après en avoir bien

boûché l'entrée avec de la terre , ils les y laissent tant que le débordement dure ; c'est un moyen infailible qu'ils ont pour conserver ces racines de la pouriture où elles seroient sujètes par l'excessive humidité de la terre , & quand les eaux sont écoulées , on fouille ces caves , on retire les racines & les Indiens s'en nourrissent sans trouver qu'elles aient diminué de leur bonté , & si la nature a bien appris à la fourmy à conserver dans la terre le bled qui doit la nourrir toute l'année , elle a deu encore plutôt apprendre à un Indien quelque barbare qu'il soit à

se conſerver de quoy vivre,
puis qu'il eſt certain que la
Providence Divine a bien
plus de ſoin des hommes que
des bêtes.



CHAPITRE XXIV.

Dequoy les habitans de ces Isles & des bords de nôtre Riviere font du pain & de la boisson , & des diverses sortes de fruits , de racines & de legumes dont ils se nourrissent.

LEs racines de Yuca dont j'ay déjà parlé, servent de pain aux peuples qui le mangent avec leurs autres viandes , mais ils en

font un breuvage qui est estimé d'eux tous généralement pour le plus délicieux & le plus excellent du monde ; pour faire le pain ils tirent tout le jus de la racine Yuca, & après la battent & la brayent en sorte qu'elle devient toute en farine & de cette farine ils font de grands tourteaux qu'ils font cuire dans un four, & c'est ce qu'ils appellent Cassave, tout tendre c'est un agreable manger, mais un jour passé il devient si sec qu'il peut se gader plusieurs mois, ils le mettent d'ordinaire au haut de leurs cabanes pour estre plus séchement, & quand

ils en veulent faire du breuvage ils prennent ces tourteaux secs & les détrempe dans de l'eau qu'ils font bouillir à petit feu tant qu'ils le jugent à propos , cette paste cuite ainsi avec l'eau devient une boisson si violente par sa fermentation qu'elle les enivre comme fait nôtre vin ; ils vsent de ce breuvage dans toutes les assemblées qu'ils font , soit pour enterrer leurs morts , soit pour recevoir leurs hôtes , soit pour célébrer leurs festés , leurs semailles où leurs recoltes ; enfin il n'y a point d'occasions où ils s'assemblent que ce breuvage ne soit l'esprit qui les fait

mouvoir & un charme qui les tient liez ; ils font encore une autre sorte de breuvage avec quantité de fruits sauvages qu'ils ont en abondance , ils les pilent & les mettent dans de l'eau , & cela ainsi meslé acquiert ensuite par la fermentation une telle saveur & une telle force , qu'elle est souvent plus agreable à boire que de la bierre qui est en vſage parmy tant de peuples. Ils gardent ces boiffons dans de grands vaisſeaux de terre comme on en fait en Espagne , où dans d'autres moindres qu'ils font d'un tronc d'arbre creusé , ou dans des corbeilles faites avec des

joncs qu'ils couvrent dedans & dehors d'une espece de gaudron en sorte qu'il ne se perd pas une goutte de ce qu'on met dedans ; ce pain & ce breuvage ne sont pas les seuls vivres qu'ils ont en usage, ils se servent encore de plusieurs sortes de viandes & y joignent le fruit, dont ils ont de plusieurs especes, comme des Bananes, des Ananas, des Gouyaves, des Amos, & des especes de Châtaignes qui sont fort savoureuses & que l'on appelle au Perou Almandras de la Sierra, c'est à dire Amandes de montagnes, & à la verité elles ont plutôt la figure d'une Châtaigne que d'une

d'une Amande, parce qu'elles sont dans des cocques herissées comme celles de la Châtaigne. Ils ont des Palmes de plusieurs sortes de Coco, des Dattes de fort bon goust quoy que sauvages, & plusieurs autres especes de fruits qui viennent seulement dans les pais chauds. Ils ont encore plusieurs sortes de racines qui font une bonne nourriture, comme Batates, Yuca, Mensa, que les Portugais appellent Machachora, Cajas, qui sont comme nos Trufles & autres qui sont bons autant à rôtir qu'à boüillir & sont de tres-bon goust autant que nourrissantes.

I. Part.

M

CHAPITRE XXV.

*L'abondance extraordinaire
de Poisson ; & qui est le
meilleur de tout.*

LE Poisson est si commun chez eux qu'ils disent un proverbe, qu'il s'offre au plat de luy mesme, & il y en a un si grand nombre dans la Riviere que sans autres filets que leurs mains ils en prennent tout autant qu'ils veulent, mais ce Pege Buey est comme le Roy qui regne sur tous les Poiss-

sons qu'on trouve dans tout le cours du fleuve des Amazones , depuis la source jusqu'à son embouchure. La delicateſſe & le bon gouſt de ce Poifſon n'eſt pas imaginable , perſonne n'en mange qui ne croye manger de la chair tres excellente & tres bien affaiſonnée ; ce Poifſon eſt grand comme un veau d'un an & demy , & en a la teſte & les oreilles ; Il a par tout le corps du poil fait comme de la ſoye de porc blanc , & nage avec deux petits bras. Deſſous il a des tetes avec leſquelles il allaitte ſes petits , ſa peau eſt fort épaiſſe & eſtant bien appreſtée c'eſt un cuir dont

l'on fait des targues assez fortes pour résister à une balle de mousquet. Ce poisson paist sur les bords de la Riviere l'herbe , comme si c'estoit un vray bœuf dont il tire une si bonne substance & de si bon goust , qu'une personne qui en mange mesme une petite quantité est mieux nourrie & plus fortifiée que si elle mangeoit une fois autant de mouton ; ce poisson n'a pas la respiration libre dans l'eauë , c'est pourquoy il met souvent le musle dehors pour reprendre haleine & se decouvre ainsi à ceux qui le cherchent. Dès que les Indiens l'aperçoivent ils le suivent à force de

rames dans leurs petits Canoos, & dès qu'il paroist sur l'eau pour respirer, ils luy jettent certains harpons faits de coquilles avec quoy ils l'arrêttent; l'ayant pris ils le tuent, & le mettent en mediacres morceaux qu'ils font rôtir sur des grils de bois qu'ils appellent Boucan, & ainsi appresté il se conserve sans se gâter plus d'un mois: Ils n'ont pas l'usage de le saler & de le faire secher après pour le garder un long-temps, parce qu'ils n'ont pas du sel en quantité & que celuy dont ils se servent pour assaisonner leurs viandes est fort rare chez eux & n'est fait que des cendres

d'une certaine sorte de Palmes, de sorte que c'est plutôt du salpêtre que du sel. Ce Pege-Buey est fort commun dans toutes les Rivières qui sont le long de la côte de Terre-ferme, est appelé des François Lamantin. Il s'en fait un tres-grand debit dans les Antilles, où les Capitaines de Navires marchands le portent après l'avoir fait pescher dans les Rivières par les Indiens, pour des coûteaux ou des serpes qu'on leur donne, après quoy les matelots les desossent & les salent pour les conserver, jusques à ce qu'ils en trouvent le debit.

CHAPITRE XXVI.

*Les moyens qu'ils ont de
conserver du Poisson dans
les temps qu'il n'est pas
possible de pescher ny de
chasser.*

EN CORE que nos Indiens ne puissent pas conserver ses viandes boucanées un bien long temps, ils n'en reçoivent néanmoins aucune incommodité, car la nature leur a donné l'industrie d'avoir de la chair fraîche tout leur hyver qui est

le temps des pluyes durant lequel ils ne peuvent ny chasser ny pescher. Pour cela ils choisissent des endroits propres où les inondations ne puissent arriver & y creusent une espece de mare de mediocre profondeur pour conserver beaucoup d'eau qu'ils enferment tout à l'entour d'une palissade de pieux, ils y font couler l'eau & les tiennent toujourns pleins tant qu'ils leurs servent de reservoirs pour leurs provisions d'hyver. Dans le temps que les Tortuës viennent pour terrir (c'est le terme) c'est à dire pondre leurs œufs à terre , nos Indiens se vont mettre en embuscade dans
les

les lieux où ils sçavent que les Tortuës viennent d'ordinaire terrir , quand ils en voyent un assez grand nombre le long des rivages , ils vont à elles , les renversent sur le dos pour les empêcher de regagner leur retraite , & quand ils n'en voyent plus qui ne soient prises , ils commencent à loisir à les transporter dans leurs réservoirs ; pour cet effet s'ils sont loin de leurs cabanes ils enfilent toutes ces Tortuës par des trous qu'ils leur font au haut de leurs coquilles avec de grandes cordes & les remettant sur leurs pieds , les remencent ainsi à l'eau & les font suivre

I. Part.

N

leurs Canoos où elles sont attachées, dans lesquels ils se jettent pour regagner leurs maisons ; arrivez chez eux ils les portent dans leurs réservoirs , les délient & les y nourrissent de feuilles & branches d'arbres qu'ils leur jettent ; quand ils veulent ils en tirent, & une de ces Tortuës est capable toute seule de nourrir quelque - temps une grande famille quelque nombreuse qu'elle soit ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si ces Indiens ne sont jamais réduits à la faim, puis qu'outre la grande quantité de Tortuës , qui se prend pour faire ces provisions , qui monte souvent à

plus de cent pour chaque reservoir, il y a tant à manger à une qu'elle suffit pour plusieurs personnes. Ces Tortuës sont aussi larges qu'une rondache à mettre un homme à couvert & leur chair est aussi bonne que celle d'une jeune vache, dans le temps de leurs pontes on trouvera des femelles qui auront jusqu'à deux & trois cens œufs dans le ventre plus gros & mesme aussi bons que ceux de nos poules, il est vray qu'ils sont de plus difficile digestion. Il y a une saison ou elles sont si grasses qu'on peut tirer de chacune une bonne barrique de graisse qui vaut du beurre & qui

estant un peu salée a le meilleur goust du monde & se conserve tres-bien, non seulement il sert à frire le poisson, mais il est aussi bon pour les sauces que le meilleur & le plus delicat beurre de vache, de sorte que ces Barbares n'ont parmy eux aucune necessité de nos commoditez, & prevoyent aussi bien à leurs besoins que l'on peut faire parmy les Nations les plus policées. Il est encor à propos de remarquer deux choses à l'égard des Tortuës: La premiere, qu'après qu'elles on fait un trou dans le sable au delà des bornes des plus hautes marées, elles y font toute leur ponte

en une seule fois & tout de suite , après-quoy elles couvrent proprement leurs œufs du mesme sable qu'elles ont osté , en sorte qu'il est impossible à l'œil d'en remarquer l'endroit , ensuite de quoy elles retournent à l'eau à reculons pour oster entièrement la connoissance de leur veritable piste & de leur nid , & ne reviennent à terre que l'année d'après , laissant au Soleil le soin d'éclore leurs œufs par sa chaleur , ce qui arrive toujours en quarante jours ; après quoy on les voit grandes comme un écu percer le sable & gagner la mer à la file & à la maniere des fourmis :

L'autre remarque est qu'on les desossent pour les seller & les porter ensuite par toutes les Colonies des Antilles , qui est un negoce où plusieurs Capitaines & Marchands trouvent leur compte.



CHAPITRE XXVII

*Comment la nécessité a fait
ces Peuples prudents, &
dans les autres temps la
confiance qu'ils ont en l'a-
bondance de toutes choses
qu'ils ont chez eux.*

CEs Indiens de nostre
bien-heureuse Riviere
ont cette prevoyance dont
je viens de parler pour une
saison ou tout semble leur
manquer, mais le temps de
leur hyver estant passé ils ne
craignent plus rien & ont

N. iiij

toutes choses en abondance , de forte qu'ils ne songent jamais au lendemain , & ne croyant pas qu'ils puissent avoir besoin & necessité le jour d'après ils n'y prevoyent point autrement qu'en se nourrissant bien & en se réjoüissant , pour estre plus dispos & plus forts à chercher leur vie le jour suivant , ils ont toutes les facilitez du monde pour la pesche de toutes les sortes de poissons qui sont dans cette Riviere & en ont d'autant de sortes que de saisons. Quand les debordements diminuent & laissent des lacs dans les fonds des terres que les eauës ont inondées , ils se servent

d'une plaifante commodité pour prendre les poiffons qui s'arrestent en ces endroits, avec deux ou trois gros bâtons qu'ils ont applatis ils frappent l'eau, & à peine le poiffon commence à estre étourdy de la force du bruit que l'on fait en frapant qu'il monte tout fur l'eau comme mort & se laisse prendre à la main. Ce n'est pas le bruit mais la qualité du bois qui enyvre le poiffon, les Galibis qui font les naturels de Cayene & d'une partie de la Guiane s'en servent & l'appellent Inecou.

Mais la pesche la plus ordinaire qu'ils font en tout temps & en toutes occasions

est avec la fleche qu'ils tirent d'une main de dessus une palette qu'ils tiennent de l'autre, la fleche ayant percé le poisson fait l'office du liége pour faire voir de quel costé tourne le poisson blessé après lequel ils se lancent dans leurs Canoos & empoignant le bout de la fleche ils tirent ce poisson à eux, ils prennent toutes sortes de poissons de cette maniere, & ny petits ny grands ne se peuvent sauver de leurs armes, il s'en trouve d'autant de sortes dans cette Riviere, & tous si excellents que ce seroit perdre du temps d'en faire la description plus ample; il y en a un entre autres

que ceux du païs appellent Paraque , qui ressemble à une grande anguille, ou pour mieux dire a un petit Cougre ; il a une propriété telle que quand il est en vie si une personne le prend avec la main , un froid & un tremblement le prend tel que s'il avoit le froid de la fièvre , & le tremblement cesse incontinent qu'on cesse de le tenir.



CHAPITRE XXVIII.

L'abondance du Gibier qui se trouve dans le voisinage de cette Riviere & les diverses sortes d'animaux qui servent à la nourriture de ces Peuples.

LA Nature pour ôster à ces Sauvages le degoust qu'ils pourroient avoir s'ils ne mangeoient que du poisson quelque excellent qu'il fût, & pour satisfaire l'envie qu'ils pourroient avoir de temps à autre, de manger

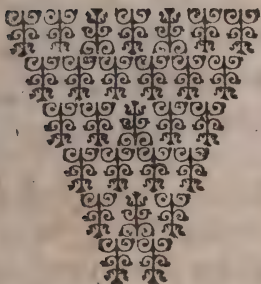
de la chair, a voulu que la terre leur fust auffi favorable que les eauës, & qu'elle produisit pour la neceffité autant que pour le plaisir de ces Sauvages des animaux de toute sorte d'espece ; mais entre autre , il y en a un qui est appellé Dautas de la grandeur d'une Mule , & qui luy ressemble fort en couleur & en la forme du corps ; il a la chair auffi délicate & d'aussi bon goust qu'un bouvillon , il est vray qu'elle est un peu fade ; ils ont auffi des Cochons dans les montagnes qui ne sont, ny de l'espece de nos Cochons domestiques , ny de celle des Sangliers , mais

d'une autre espece toute particuliere qui a un évent sur les reins comme un nombril ; toutes les Indes occidentales sont peuplées de cette espece d'animaux. La chair en est fort bonne & fort saine , autant pour le moins que celle des Porcs sangliers que nous avons dans nos forests ; il y en a d'autres encore qui ressemblent assez à nos Cochons domestiques ; ils ont aussi des Renados , des Pacas, des Cotias , des Ignanats , des Agotis , & autres animaux qui sont particuliers aux Indiens , & qui sont aussi excellens que les plus delicats de l'Europe ; ils ont des

Perdrix aussi, & des Poules domestiques comme les nôtres, qui leur ont esté apportées du Perou, & qui de l'un à l'autre se sont répandues par tous les bords de la Riviere des Amazones. Les Lacs qu'ils ont par tout leur nourrissent un grand nombre d'Oyes & d'autres Oyseaux de Riviere. Ce qui est remarquable, est le peu de travail que coûte cette chasse à ceux qui y vont : Nous en avons fait l'experience plusieurs fois dans nostre Camp. Tous les soirs quand nos gens avoient mis pied à terre, & avoient fait faire aux Indiens qui estoient de nos amis, autant de hutes

qu'il nous en faloit pour nos logemens (ce qui emportoit bien du temps) nos gens se separoient , les uns alloient avec leurs chiens chasser vers les montagnes , les autres se mettoient sur la Riviere avec leurs arcs & leurs fléchès ; & nous voyions les uns & les autres revenir quelques heures après si chargez de Poisson & de Venaïson , que nous en avions tous plus qu'il ne nous en faloit pour tout ce que nous estions. Cela fut ainsi non pas un jour seul ou deux , mais tous les jours que dura nostre voyage , non pas sans nous donner de l'admiration & nous faire attribuer

buer cette abondance à la Providence puissante & liberale du Seigneur , qui avec cinq pains & un peu de poisson donna à manger à cinq mille personnes.



CHAPITRE XXIX.

L'agreable temperature de l'air dans tout ce païs , ce qui y fait l'hyver , & si la chaleur y est grande estant sous la ligne , & qu'il n'y a qu'une seule incommodité.

TOUT le long de la Riviere & mesme dans toutes les Provinces voisines l'air est si temperé & la disposition du temps si reglée, qu'il n'y a jamais de chaleur qui abate , ny de froid qui

fatigue, ny de varieté de saisons facheuse encore qu'il y aye tous les ans une espece d'hyver, il ne vient pas néanmoins du different cours des planetes ny de l'eloignement du Soleil, car il s'y leve & se couche toujourns a une mesme heure. Il n'y a que les inondations qui y causent plus d'incommodez à cause des grandes humiditez qu'elles laissent sur la terre, & d'ailleurs que couvrant les campagnes elles empechent que pendant plusieurs mois on ne puisse faire les semailles & y recueillir les fruits de la terre. Par ces inondations on distingue dans tout le Perou l'hyver du printemps,

on appelle tout le temps que la terre ne produit point de fruits , l'hyver , & le printemps, la saison que l'on emploie à semer & à recueillir non seulement les Mays qui est le grain le plus important, mais toutes les autres semences que la terre produit, ou d'elle mesme, ou pour le travail de l'homme. Ces inondations arrivent deux fois l'an dans toute la longueur de la Riviere.

Nous avons remarqué que ceux qui habitent plus proche des montagnes de Quito souffrent plus de chaleur que les autres qui sont en venant à la mer le long de nostre riviere, & la raison est

que d'ordinaire il vient des Brises ou vents qui viennent du costé de la mer du Nord qui durent des deux, trois, & quatre heures le jour & quelquesfois plus, rafraichissent extremement l'air & apportent de grands soulagemens à tous ces Peuples qui sont moins éloignez de la mer.

Il faut dire cependant que la chaleur la plus grande même dans les montagnes ne l'est pas plus qu'à Panama & à Cartagene, parce que quelque grande qu'elle soit elle est par tout modérée par de petits vents qui soufflent tous les jours & qui non seulement rendent l'air com-

mode & fuportable aux habitans , mais encore ont la proprieté de deffendre de la corruption tous les vivres & toutes les munitions , j'en ay fait moy mefme l'experience fur le pain à chanter que nous portions avec nous que j'ay trouvé au bout de cinq mois & demy que nous eftions fortis de Quito auffi frais que s'il eust esté nouvellement fait ; cela nous eftonna d'autant plus mon compagnon & moy qu'ayant esté en prefque toutes les parties du nouveau monde , nous avons vû que le pain & les autres chofes de moindre fubftance fe corrompoient en fort peu de temps.

Aussi quoy que toute cette longueur de païs soit si voisine de la ligne Equinoctiale, le Soleil ny est point nuisible neanmoins , ny mesme le serain de la nuit bien qu'il soit fort grand. J'en suis un bon témoin , car j'ay d'ordinaire passé pendant tout nostre voyage , les nuits entieres a l'air sans qu'il m'aye jamais donné le moindre mal de teste ny la plus petite fluxion , & cependant par tout ailleurs un seul rayon de la Lune me caufoit de grandes incommoditez , il est vray que dés le commencement de nostre voyage tous ceux qui venoient des païs froids eurent presque tous la fièvre ,

mais avec trois ou quatre saignées ils en furent tous gueris, on ne sent ny on ne reconnoist point d'air corrompu le long de cette Riviere comme il est presque en tous les autres lieux découverts du Perou, dans lesquels on a vû des hommes demeurer en un moment entrepris de tous leurs membres par des rhumatismes violents qui ne provenoient que d'une subite corruption d'humeur & qui degeneroient aux uns en une paralysie incurable & accabloient la vie des autres, en un mot sans les chaleurs qui sont insupportables en la pluspart des lieux habitez du Perou,
le

le païs de la Riviere des Amazones se pourroit nommer sans exageration un Paradis terrestre.



CHAPITRE XXX.

La beauté de ce païs là, & la quantité de simples, d'arbrisseaux, & d'arbres medecinaux.

CETTE douce temperature fait que tous les bords de nostre Riviere sont couverts de mil sortes de beaux arbres, & que la verdure s'y conservant perpetuellement par la fraîcheur de l'air, mil payfages se presenterent a nos yeux toujours plus beaux & plus differents comme à l'envy les

uns des autres, & nous firent avoüer que l'art avoit encore beaucoup à apprendre de la nature quand elle se montre si excellente & si rare. La terre est fort basse presque par tous les bords de nostre Riviere, mais elle s'élève en s'en éloignant peu à peu par des petites collines qui aboutissent à de belles plaines toutes chargées de fleurs sans un seul arbre; au de-là l'on voit de beaux valons tous couverts d'herbes par la fraîcheur des ruisseaux qui y coulent, & qui y conservent la verdure.

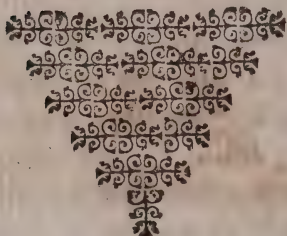
Au de-là de toute cette étendue de-païs on voit des colines s'élever les unes sur

les autres , & faire ces hautes montagnes qui regnent d'un bout à l'autre du Perou sous le nom de Cordelières , comme qui diroit des colines plantées au cordeau.

Il y a quantité de bocages qui produisent toutes sortes de simples , dont les Indiens sçavent bien se servir pour la guerison de leurs maladies; Il y croist des Cassiers qui portent la meilleure Casse de toutes les Indes ; on y trouve d'excellente Salsépaille , des Gommès & des Resines tres-bonnes pour les maux , & une prodigieuse quantité de miel que les abeilles sauvages font de tous les côtez , si abondam-

mêr qu'on ne le peut épuiser, & qui est auffi bon à manger qu'il est excellent pour la composition de plusieurs remèdes : Les mouches à miel font auffi de la cire qui est noire, mais qui ne laisse pas d'estre auffi fort bonne, & de brûler auffi bien que la blanche & la jaune. Il y a auffi des arbres que ceux du païs appellent Audiroüas, dont il coule une huile qui est merveilleuse pour guerir les playes ; l'on y voit encore l'arbre appelé le Copayba, qui passe le meilleur baume d'Orient ; enfin il y croist mil especes différentes d'herbes & d'arbrisseaux qui ont des vertus extraordinaires,

fans parler de celles qui ne
 sont pas encore connuës qui
 pourroient former un nou-
 veau Dioscoride & un second
 Pline ; & il seroit bien diffi-
 cile de donner la connoissan-
 ce de toutes les proprietiez
 de tant de differens simples.



CHAPITRE XXXI.

La quantité d'arbres qui croissent en ce païs, des Cedres & autres especes propres à bâtir des vaisseaux ; & la prévoyance de la nature à fournir tout ce qui y est nécessaire à la reserve du fer.

LE s arbres qui croissent le long de la Riviere sont sans nombre , & d'une grosseur & hauteur surprenante ; j'ay mesuré un Cedre qui avoit trente palmes

de tour , les Aubes sont presque tous ainsi , & sont excellents pour les bâtimens de mer & de terre : Ce sont pour la plûpart des Cedres , des Coibos , de Palohierro , & Palo Colorado , & plusieurs autres semblables qui sont connus dans le païs , & qui ne sont pas plûtoſt coupez qu'on s'en peut ſervir ſeulement , & les vaiſſeaux qui en ſont faits peuvent eſtre mis à l'eau dès qu'ils ſont achevez. L'on n'a aucun beſoin des choſes de noſtre Europe pour en conſtruire ſur les lieux , ſi ce n'eſt du fer pour forger des cloux & les autres pieces de ferrurie neceſſaires au bâtiment des vaiſſ.

seaux grands & petits. Tout le reste se trouve abondamment dans le païs, les Habitans font des cables d'écorces d'arbres; ils ont de la poix & du bray aussi bons que ceux d'Europe, & l'huile n'y manque pas pour la rendre ferme & solide, ou pour temperer sa dureté, soit celle que l'on tire du poisson, soit celle que l'on tire des arbres; ils font de l'étoupe si bonne qu'ils appellent Ambira, que l'on ne sçauroit en employer de meilleure pour calfater les vaisseaux, & pour la mesche des mousquets: Le coton leur fournit abondamment de quoy faire des voiles; aussi est-ce

de toutes leurs graines menues celle qui vient le mieux dans leurs champs : & après tout il y a un si grand nombre de Peuple , que l'on en peut tirer autant d'Ouvriers & de Matelots que l'on voudra pour bâtir , & pour armer autant de Gallions que l'on en mettra sur les chantiers.



CHAPITRE XXXII.

*Quatre choses qui abondent
sur les bords de cette
Riviere capables d'enri-
chir de grands Royau-
mes.*

IL y a quatre choses le
long de cette Riviere ,
qui étant bien cultivées
sont capables d'enrichir plu-
sieurs Royaumes ; la pre-
miere est le bois à bâtir dont
il s'en trouve de couleur rare
& particuliere , comme le
bel Ebeine ; & du bois

commun il y en a une si grande quantité qui merite bien le transport , que quelque grande que soit celle qu'on en pourroit tirer , on n'en pourroit jamais épuiser le païs.

La seconde chose est le Cacao qui sert à la composition du Chocolatte ; les bords de cette Riviere en sont tous couverts , & pendant nostre voyage nos gens ne couperent jamais presque que de ces arbres pour faire les huttes de camp. Cet arbre est tres-estimé pour son fruit par toute la nouvelle Espagne , & par tout ailleurs où l'on sçait ce que c'est que le

Chocolatte. Chaque pied de cet arbre vaut huit reaux d'argent de revenu tous fraits faits ; & l'on peut bien juger qu'il n'est pas besoin d'un grand travail pour cultiver ces arbres le long de cette Riviere, puisque la nature sans culture & sans aide de l'art, leur fait porter du fruit en si grande abondance.

La troisiéme est le Tabac ; dont il y a une prodigieuse quantité le long de cette Riviere, ce qui est fort estimé parmy tous les Habitans ; de sorte que s'il étoit élevée avec le soin que demande cette plante, ce seroit le meilleur tabac du

monde ; parce qu'au jugement de ceux qui s'y connoissent , on ne peut pas desirer un terroir & une temperature d'air meilleure pour ces sortes de choses que ceux de nostre Riviere.

La plus considerable & pour laquelle à mon avis on devroit faire des établissemens fermes & solides le long de cette Riviere est le Sucre ; c'est la quatrième chose , mais le trafic en est bien plus noble , le profit bien plus seur & bien plus grand pour un Royaume que des autres ; * & presente-

* *Nota.* Au temps que cette navigation s'est faite , les Hollandois qui estoient en guerre avec les Espagnols , avoient conquis & occupoient presque tout le Brezil , la compagnie Hollandoise des VVest Indes y ayant alors pour General de ses troupes par mer & par terre le Prince Maurice de Nassau.

ment que la guerre allumée entre nous & les Hollandois doit nous donner de l'émulation pour nous faire trouver chez nous les choses que nos ennemis nous apportent de leurs terres du Brezil , nous devrions nous hâster de nous établir dans ce païs , & élever les moulins & autres machines nécessaires pour le sucre ; il ne faudroit pour cela ny beaucoup de temps , ny beaucoup de peine , ny beaucoup de dépense , ce que l'on craint plus aujourd'huy. La terre est la plus propre pour les Canes qu'il y en aye dans tout le continent du Brezil ; & c'est une chose

que nous pouvons assurer pour avoir vû & connu toutes ces Provinces. Le terroir des bords de nostre Riviere est par tout une terre blanche & grasse, telle que ceux qui se donnent à la culture de ces plantes peuvent la souhaiter, qui devient tellement fertile & abondante par les inondations de la Riviere qui durent peu de jours, & qui engraisent la terre, qu'il y a plus à craindre du trop que du peu. Ce ne sera pas une chose nouvelle de faire venir des Canes de sucre dans ce païs, parce que tout du long de ce grand fleuve depuis

puis la source jusqu'à son emboucheure nous en trouvâmes par tout qui sembloient nous donner des montres de l'abondance dont elles peuvent multiplier toutes les fois qu'on voudra s'appliquer à cette culture , & à faire des moulins à sucre ; ce qui se fera à peu de frais toutes les fois que l'on voudroit , non seulement parce qu'il y a toutes sortes de bois & en grand nombre , comme j'ay déjà dit , mais encore parce que les eaux y sont aussi favorables , & en aussi grande quantité qu'on le peut souhaiter. Il n'y a rien qui y manque que le cuivre , au-

quel besoin nous pouvons
supléer en le tirant de chez
nous pour y envoyer, dans
l'assurance d'en recevoir un
profit considerable.



CHAPITRE XXXIII.

Plusieurs autres marchandises utiles pour le trafic , qui se trouvent en ce pais.

OUTRE ces quatre sortes de biens qui se peuvent tirer de ces terres découvertes , capables d'enrichir tout un monde , il y en a encore beaucoup d'autres , quoy que moins rares , qui ne laisseront pas d'apporter un profit considerable au Royaume , comme est le co-

ton qui y vient abondamment, le Rocou qui sert aux Teinturiers pour faire la belle Ecarlatte si estimée par toutes les Nations qui ont commerce avec nous, la Casse & la Sarsapareille : on y fait aussi des huiles pour guerir les blessures, qui égalent les meilleurs baumes; on y trouve des Gommès & des Resines d'un odeur admirable, & un certain arbrisseau nommé Pita, dont on tire le meilleur fil du monde, & dont la terre produit une infinité, & mil autres choses dont le besoin & l'utilité se découvrent chaque jour.

CHAPITRE XXXIV.

Que plusieurs montagnes de ce païs doivent estre des mines d'or & d'argent, par des raisons convaincantes.

JE ne parle point du nombre des mines d'or & d'argent qui sont découvertes dans les terres conquises, ny celles que l'on y découvrira avec le temps; mais je me trompe fort dans mon jugement, ou je crois que l'on en trouvera bien d'autres en ce

païs, qui seront plus riches que toutes celles du Perou, quand on y voudroit comprendre la fameuse montagne de Potosi.

Je ne le dis pas sans fondement, ny par le seul dessein de faire valoir cette grande Riviere, je le dis avec raison & avec experience, parce que j'ay vû beaucoup d'or aux Indiens que nous rencontrâmes en descendant le long de la Riviere, qui nous donnerent des connoissances certaines qu'il y avoit grand nombre de mines d'or & d'argent dans leur país. Cette grande Riviere reçoit toutes les eaux de toutes les plus riches terres de l'Ame-

rique. Du côté du Sud viennent à elles ces riches rivières qui ont leurs sources les unes autour du Potosi , les autres au pied de Guanico qui est une montagne proche la ville de Lima ; d'autres descendent de Cusco , d'autres de Cuença & de Gibaros , qui est la terre la plus riche en or qui soit en tout ce qui a esté découvert jusqu'aujourd'hui ; de sorte que de ce côté-là , tout autant de rivières , de sources , de petites fontaines , & de ruisseaux qui courent à la Mer en l'espace de six cens lieues qu'il y a depuis le Potosi jusqu'à Quito , tous rendent hommage à la Rivière

Fig 2 LA RIVIERE

des Amazones , & luy payent des tributs d'or , comme font aussi tous les autres qui descendent du nouveau Royaume de Grenade , qui n'est pas moins riche en or que toutes les autres Provinces du Perou ; & puisque cette Riviere est la grande route & le principal chemin pour passer aux lieux où sont les plus grandes richesses du Perou , on peut bien assurer qu'elle est la souveraine maîtresse de toutes ; de plus si ce lac doré a tout l'or que le bruit commun luy donne , si les Amazones sont habitantes des plus riches montagnes du monde , comme plusieurs

seurs l'assurent pour l'avoir
 vû , si les Tocantins sont si
 abondants en pierres pre-
 cieuses & en or , comme
 quelques François qui ont
 passé dans leur païs l'assu-
 rent ; si les Omagnas a-
 vec la reputation de leurs
 grandes richesses ont esté
 capables de jeter un jour
 tout le Perou dans la sedi-
 tion , & obliger par force
 le Vice-Roy d'envoyer une
 grosse armée sous la con-
 duite de Pedro d'Orsua
 pour aller conquerir leur
 païs ; tout cela est enfer-
 mé de nostre Riviere des
 Amazones : Le Lac doré ,
 les Amazones , les Tocan-
 tins , & les Omagnas sont

I. Part.

R

sur les bords , comme l'on
verra cy-après : & finale-
ment c'est celle qui semble
estre de la main du Dieu
depositaire des immenses
tresors , que la Providence
divine a reservez pour enri-
chir le plus grand , le plus
vaillant , & le plus heureux
Roy qui soit sur la terre.



CHAPITRE XXXV.

*La prodigieuse étendue des
païs qui sont le long de
nostre Riviere.*

CETTE grande étendue
de païs qui se trouve le
long des bords de nôtre gran-
de Riviere vaut un Empire
qui peut avoir quatre mille
lieuës de circuit, & je ne
pense pas m'écarter beau-
coup, parce que si elle a
de longueur mil trois cens
cinquante six lieuës mesurées
avec exactitude, & sur la
supputation d'Oreillane qui

R ij

fut le premier qui l'a découverte & couruë mil huit cens lieuës. Si chaque riviere qui du côté du Nord ou du Midy entre dans la nostre, vient de plus de deux cens lieuës loin, & en beaucoup d'endroits plus de quatre cens lieuës sans approcher d'aucune terre peuplée des Espagnols de quelque côté que ce soit, ne se rencontrant depuis nostre Riviere que des Nations différentes, des Peuples qui ne sont pas encore connus, il faut bien tomber d'accord que cet Empire aura plus de quatre cens lieuës pour le moins dans le plus étroit de sa largeur; ce qui fait avec les

mil trois cens cinquante fix
lieuës de longueur de mon
compte , ou mil huit cens
lieuës sur les supputations
d'Oreillane , fort peu moins
de quatre mil lieuës de cir-
cuit par les regles de la Cos-
mographie & de l'Aritheme-
tique.



CHAPITRE XXXVI.

Le grand nombre de Peuples qui vivent dans ces Provinces , au nombre de plus de cent cinquante.

TO U T le nouveau Monde (il y a lieu de l'appeller ainsi) est peuplé de Barbares répandus en différentes Provinces , & qui font autant de Nations diverses ; il y en a plus de cent cinquante dont je puis parler assurément ; je les

nommeray par leurs noms ,
& remarqueray la situation
de leurs terres pour en avoir
vû une partie , & la con-
noissance des autres par des
Indiens qui avoient esté
chez eux. La diversité de
leurs langues fait la diffé-
rence de ces Nations , qui
sont autant étenduës & au-
tant peuplées d'Habitans ,
que toutes celles que nous
ayons pû voir le long de
nostre voyage. Le país est
si peuplé que les habita-
tions sont près les unes des
autres ; & non seulement
cela se trouve dans l'étenduë
d'une mesme Nation , mais
par tout ; de sorte que les
dernieres peuplades d'une

Nation sont si proches & si voisines de celles d'une autre, que l'on entend couper le bois du dernier bourg d'une Nation dans plusieurs peuplades de l'autre. Cette proximité si grande ne fait pas davantage pour les tenir en paix, au contraire ils sont toujours en guerre continuelle, & journellement ils s'entretuent & se font esclaves les uns les autres : c'est le malheur ordinaire des grandes multitudes, & sans cela il n'y auroit pas assez de terrain pour les contenir; ils paroissent vaillants & determinez entr'eux, néanmoins nous n'en avons point vû dans tout nostre voyage

qui tinssent ferme contre nos Soldats , & tous ces Barbares n'ont jamais eü la hardiesse de se mettre en défense , ne se sont servy que de celle que ces plus grands lâches , ces plus épouvantez ont toujours embrassé , qui est de fuir ce qui leur est fort facile , pour ce qu'ils vont sur l'eau dans de certains petits bâtimens si légers , qu'ils abordent à terre viste comme un éclair , & les prenant sur leurs épaulles ils vont se retirer vers quelque lac dont la Riviere en fait quantité , où remettant leurs petits vaisseaux à l'eau ils se jettent dedans , & se moquent de leurs enne-

mis quels qu'ils soient, parce qu'ils n'en peuvent pas faire de mesme avec quelque sorte de vaisseaux qu'ils pourroient avoir.



CHAPITRE XXXVII.

*Les armes dont se servent
ces Peuples pour atta-
quer , & pour se def-
fendre.*

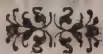
TOUTES leurs armes
cōsistent en des javeli-
nes de mediocre longueur, &
en des dards faits de bois bien
durs , & qu'ils travaillent
en pointe si aiguë , qu'ils ne
manquent jamais de percer
un homme de part en part ,
tant ils les lancent avec a-
dresse : Ils ont encore une

autre sorte d'armes nommées Estolicas, auxquels les Soldats du grand Inca Roy du Perou estoient fort adroits; c'est un bâton d'une toise de long, & de trois doigts de large applany en table, à un bout d'un côté on y fiche un os fait en dent à quoy ils arestent une fleche de six pieds de long, dont la pointe est pareillement armée d'un os, ou d'un morceau de bois bien dur qu'ils ont taillé en forme de barbillon; de sorte que atteignant quelqu'un elle demeure fichée où elle frappe & pend tout de sa longueur; ils la prennent de la main droite avec quoy ils tien-

nent l'Estolique par le bout d'enbas , & fichant la fleche dans cet os qui est au bout d'enhaut ils la lancent avec tant de force & tant de justice , qu'ils ne manquent jamais leur coup de cinquante pas. Ces armes leur servent à la guerre , à la chasse , & à la pêche principalement , de sorte que quelque sorte de poisson que ce soit qu'ils peuvent appercevoir dans l'eau , quelque caché qu'il soit ils le lancent ; & ce qui est plus admirable est qu'avec ces armes ils enclouënt les Tortuës ; lors qu'après avoir fuy dans les eauës pour n'estre pas apperceuës , elles viennent à lever la teste hors

de l'eau pour respirer , comme c'est leur ordinaire de faire ainsi de temps en temps , & en fort peu d'espace de temps ; ils leur tirent cette fleche dont ils leur traversent le col , qui est le seul endroit par où elles peuvent estre frappées , pour n'estre point couvert d'écaille : Pour armes de defenses ils se servent de rondaches qu'ils font de cannes de roseaux fenduës par la moitié , & dont ils font une tiffure si propre & si serrée les unes avec les autres , qu'encore qu'elles soient bien plus legeres , elles ne sont pas moins fortes que les autres qu'ils font du cuir du

poisson Peguebey, dont j'ay déjà parlé. Quelques-unes de ces Nations se servent d'arcs & de fleches seulement, qui sont des armes estimées entre toutes les autres pour la force & pour la vitesse dont elles frappent. Il y a abondance d'herbes venimeuses dans le país dont quelques-unes de ces Nations font un poison si vif, que leurs fleches en estant frottées ne blessent jamais au sang qu'elles n'ôtent la vie de mesme temps.



CHAPITRE XXXVIII.

Leur maniere de vivre ensemble , de faire leurs commerces , & de faire des batteaux pour leur commerce.

TOUS les Peuples qui vivent aux bords de nostre grande Riviere vivent ensemble en de grandes peuplades , & tout leur commerce & trafic s'y fait par eau comme à Venise ou à Mexique , dans de petites barques qu'ils nomment Can-
noos;

noos ; ils les font de bois de Cedres , & la Providence divine leur en pourvoit si abondamment , que sans qu'ils ayent la peine ny de les aller couper , ny de les tirer de la montagne , ils leur sont envoyez avec les courants de la Riviere , qui pour supl  er aux besoins de ces Peuples , leur arrache des plus hautes montagnes du Perou des Cedres , & les leur apporte au pied de leurs maisons , où ils peuvent en choisir chacun celuy qui luy est plus propre. Mais la merveille c'est que parmy un si grand nombre d'Indiens , dont il n'y en a pas un qui n'ait besoin pour le

I. Part.

S

service de sa famille d'un ou de deux de ces troncs d'arbres , pour faire un ou deux Canoos comme ils en ont en effet tous , il n'y en a pas un à qui il en coûte davantage que d'aller jusqu'au bord de la Riviere , & d'attacher une corde au premier arbre qui flotte , & le mener jusqu'au devant de sa case , où l'arrestant jusqu'à ce que le fleuve se soit retiré , aussitôt qu'il est à sec ils s'appliquent d'une égale industrie à le creuser , & à en faire un Canoos tel qu'ils en ont besoin.

CHAPITRE XXXIX.

*Les outils qu'ils ont pour
couper ou fendre le bois,
pour le polir & faire
les meubles de maisons.*

T Ous les outils qu'ils
ont , ou pour faire
leurs Canoos , ou pour bâ-
tir leurs maisons , & avoir
le reste qui leur est necessai-
re sont des coignées & des
haches , qui ne sont pas for-
gées par d'excellents Maî-
tres des forges , mais que la
nécessité (une excellente .

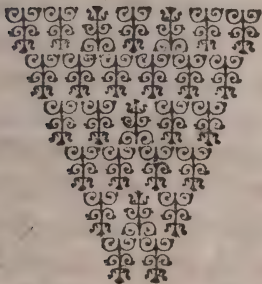
Maîtresse) leur a forgé dans l'imagination. Elle leur a enseigné à couper l'écaille de la Tortuë la plus dure qui est celle de dessous l'estomach ; ils la coupent par feuilles d'une palme de large, & un peu moins d'épaisseur : Après l'avoir sechée à la fumée & affilée sur une pierre, ils la fichent dans un manche de bois , & se servent de cet outil comme de la meilleure coignée , pour couper tout ce qui leur vient en fantaisie , mais avec un peu plus de peine. Ils font leurs haches de la mesme matiere , & y ajoutent un bout qui est une machoire de Peguebey , qu'il semble

que la nature aye fait exprès pour servir à cet usage, avec ces instrumens ils finissent aussi parfaitement tous leurs ouvrages, non seulement leurs Canoos, mais encore leurs tables, leurs armoires, leurs sieges, & leurs autres meubles, que s'ils avoient les meilleurs outils de menuiserie qu'il y aye parmy nous. Entre ces Nations il y en a quelques unes qui font des coignées de pierres qu'ils affilent à force de bras, & qui sont bien plus fortes que celles de Tortuës; de sorte qu'avec moins de crainte de les rompre, & bien plus promptement ils coupent quelque gros arbre qu'ils

veulent abbatre. Leurs ciseaux , rabots , & vilbrequins dont nous nous servons pour les ouvrages les plus delicats de la menuiserie , & dans lesquels ils travaillent excellemment , consistent en des dents de sanglier , cornes d'animaux qu'ils entent dans des manches de bois , & s'en servent aussi bien que nous pourrions faire des meilleurs d'acier.

Toutes ces Provinces produisent presque tout le coton , les unes plus les autres moins , mais tous ne s'en servent pas pour se vêtir , au contraire la plûpart vont tous nuds , tant hommes que

femmes , & n'ont non plus de honte de se montrer ain-
si qu'on auroit pû en avoir dans l'estat de la premiere innocence.



CHAPITRE XL

*La Religion de ces Peuples,
& la creance qu'ils ont
en leurs Idoles ; discours
d'un Cacique sur ce su-
jet.*

LA Religion de tous ces
Gentils est presque tou-
te semblable , ils adorent
tous des Idoles qu'ils fabri-
quent de leurs mains ; aux
uns ils attribuënt & don-
nent l'autorité de presider
sur les eauës , & luy mettent
pour marque de sa puissance
un

un poisson à la main ; ils en élisent d'autres pour les faire les maîtres de leurs familles , d'autres sont choisis pour leur inspirer du courage dans leurs batailles. Ils disent que ces Dieux sont descendus du Ciel exprés pour demeurer avec eux , & leur faire du bien ; ils ne marquent par aucune cérémonie leur adoration envers ces idoles , au contraire il semble qu'ils les aient oubliés incontinent qu'ils les ont faits , & les portant dans un étuy, ils les laissent sans s'en souvenir tant qu'ils n'en ont point de besoin : de cette manière si tost qu'il faut marcher pour aller à la

I. Part.

T

guerre, ils élevent à la proüe de leurs Canoos l'idole en qui ils ont mis les esperances de leur victoire. Quand ils vont à la pesche de mesme, ils se saisissent de celuy sur lequel ils ont étably la domination des eauës; neanmoins ils n'ont point tant de foy dans les uns ny dans les autres qu'ils ne reconnoissent nettement qu'il peut y avoir un Dieu plus grand & plus puissant que ceux là. Je fais ce jugement sur ce qui se passa entre nous & un de ces Barbares, qui ne nous montra rien de barbare dans toute sa conversation: Ce Sauvage avoit ouy parler à nos gens de la toute-puiss-

sance de Dieu, & considérant ce qu'il avoit vû de ses propres yeux, que nostre armée avoit navigé cette grande Riviere à mont son cours, & après avoir traversé tant de Nations différentes & si belliqueuses, s'en revenant sans avoir reçu aucun dommage ny aucun empeschement de pas une; il crût que cela ne pouvoit estre sans le secours & la puissance du Dieu qui nous conduisoit: Sur cette imagination il nous vint trouver & nous témoignant un grand trouble d'esprit & une extraordinaire inquietude, il nous dit que pour tout le bon traitement qu'il nous

T ij

avoit fait , il ne nous demandoit autre recompense que de luy laisser un de nos Dieux , puis qu'ils estoient si puissants & si bons , afin qu'ils le prissent en sa protection luy & ses vassaux , qu'il les fist vivre en paix & en santé , & leur accordast aussi tost ce dont ils avoient besoin pour leur conservation. On ne manqua pas de luy promettre tout ce qu'il demandoit , & pour une marque certaine il voulut arborer dans son village l'endart de la Croix. C'est une coûtume que les Portugais ont introduite par tous les lieux où il y a des Idolatres ; je ne sçay s'ils

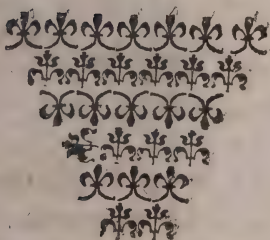
le font par un veritable zele comme la chose semble le témoigner , mais il y a bien de l'apparence qu'ils n'élevent le signe sacré de la Croix que pour estre un specieux pretexte , de faire des esclaves de ces pauvres Indiens qu'ils vont enlever jusques dans leurs villages , pour s'en servir & pour les vendre ; ce qui nous donna une extrême compassion pour des Peuples dociles , que la douceur attireroit plus aisément à la connoissance du vray Dieu, que toute la rigueur qu'on peut exercer contre eux. Il n'y a rien de plus vray , cōme

j'ay déjà dit, que les Portugais ayant esté bien receus & bien traittez par ces bons & charitables Indiens , ils leur laissent le signe de la Croix pour tout le payement de leur hospitalité , & l'élevent au lieu le plus éminent de leurs habitations ; ils leur commandent de garder cette sainte marque avec tant de soin qu'elle ne soit jamais gâtée ; néanmoins il arrive par les injures du temps ou que la Croix tombe ou qu'elle se deffait , ou peut-estre que quelques-uns de ces Indiens comme Idolatres n'en faisant point de cas, malicieusement la mettent

en pieces ; & quand cela arrive les Portugais ne manquent jamais de les condamner tous comme coupables de la prophanation de la Croix , & comme tels les déclarent esclaves perpétuels , non seulement eux mais tous leurs enfans , & les enfans de leurs enfans. Ce fut cette raison seule qui m'obligea de deffendre aux Portugais de laisser de Croix parmy ces Peuples , & d'ailleurs ne voulant pas que ce Cacique qui nous avoit demandé un Dieu , crût que ce morceau de bois fust nostre Dieu , & eust le pouvoir & la divi-

nité de celuy qui nous avoit sauvé sur la Croix, de peur de le faire tomber dans l'idolatrie; je le consolay le mieux que je pûs, & luy dis que le Dieu que nous adorions seroit toujours avec luy, qu'il luy demandast tous ses besoins, qu'il eust une entiere confiance en luy, & qu'il luy feroit un jour la grace de l'attirer à la connoissance de la vraye Religion. On voit bien par-là que cet Indien ne croyoit pas que ses Idoles fussent de puissants Dieux, puis qu'il estoit tout prest de les abandonner pour en ado-

rer un plus grand, si nous
eussions voulu luy en don-
ner.



CHAPITRE XLI.

*Deux autres discours de
deux Caciques , qui font
voir les lumieres d'esprit
de ces Peuples.*

UN autre Barbare nous
fit bien connoître qu'il
n'avoit pas d'autres senti-
mens que ce premier ; cet
Indien plus éclairé , mais
plus malicieux que l'autre ,
ne reconnoissant aucune
puissance ny aucune divi-
nité en ses Idoles , se fai-
soit passer luy-mesme pour

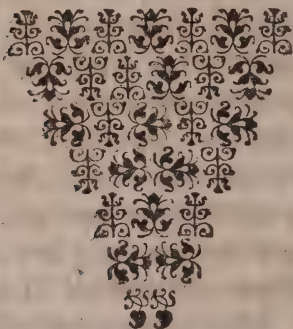
le Dieu de tout son païs. Nous apprîmes ces nouvelles quelques lieuës avant que d'arriver à son habitation ; nous luy envoyâmes dire que nous luy apportions nouvelles du vray Dieu plus puissant que luy, & que nous le prions qu'il nous attendist de pied ferme, il le fit, & à peine eûmes-nous mis pied à terre aux rivages de son païs, que curieux de sçavoir des nouvelles du Dieu dont nous luy avions fait parler, il vint luy-mesme pour les sçavoir ; je luy parlay long-temps pour luy faire entendre qui estoit Dieu ; mais parce qu'il vouloit voir le Dieu que je

luy preschois de ses propres yeux, il demeura dans son aveuglement, & me dit que c'estoit luy qui estoit Dieu fils du Soleil, jurant qu'il alloit toutes les nuits en esprit dans le Ciel donner les ordres pour le jour suivant, & regler le gouvernement general du monde, telle estoit l'insolence & l'orgueil de ce Barbare.

Un autre nous montra qu'il estoit bien plus raisonnable, car s'estant informé de luy pourquoy ses compagnons s'estant retirez dans les montagnes à la venuë de nostre flotte, luy seul avec quelques uns de ses parens estoit venu au devant de

nous sans craindre de se mettre entre nos mains ; il me répondit qu'il avoit considéré que des hommes qui avoient une fois monté à mont la Riviere malgré tant d'ennemis , & qui s'en revenoient tout de mesme sans aucune perte , ne pouvoient estre moins que les Seigneurs de cette grande Riviere , qui reviendroient plusieurs fois pour la soumettre , & la peupler de nouveaux Habitans ; & que cela devant estre ainsi il ne vouloit pas vivre toujours dans la crainte & trembler dans sa maison , mais qu'il aimoit bien mieux venir à eux de bonne heure , & de bon gré recon-

noistre pour ses Maistres
& pour ses amis , ceux que
les autres seroient un jour
contraints par force de re-
cevoir & de servir. Voila
un discours de bon presage ,
& que Dieu permettra que
nous voyons un jour reüssir.



CHAPITRE XLII.

*La veneration qu'ils ont
pour leurs Sorciers, &
les ceremonies de leurs
funerailles.*

R E P R E N O N S le fil
de nostre Histoire, &
retournons aux coûtumes de
nos Indiens ; c'est une cho-
se à remarquer que l'estime
& le respect que toutes ces
Nations portent à certains
Sorciers qu'ils ont entr'eux ;
& ce n'est pas tant pour
l'amour qu'ils leur portent,
que pour l'apprehension dans

laquelle ils vivent toujours du mal qu'ils leur peuvent faire : Il y a une maison destinée pour ces Sorciers, en laquelle ils font l'exercice de leurs superstitions, & parlent au Demon (ce qui leur est une chose fort ordinaire) dans ce lieu qui ne sert qu'à cela. Ils tiennent encore avec une espece de veneration , comme si c'étoit des reliques des Saints, tous les ossemens de leurs Sorciers qui meurent , & après les avoir tous mis ensemble ils les tiennent pendus en l'air dans les mesmes lits de cotton, dans lesquels ces Sorciers couchoient étant en vie : Ce sont eux
qui

qui sont leurs Maistres , leurs Predicateurs , leurs Conseillers , & leurs Conducteurs ; ils accourent à eux dans leurs doutes afin d'en avoir la resolution , ils y vont mesme dans leurs plus grandes coleres , pour tirer d'eux des herbes venimeuses pour se vanger de leurs ennemis.

Pour les enterremens de leurs morts ils usent de différentes ceremonies entre eux mesmes , parce que les uns les gardent dans leurs propres maisons , pour avoir toujours devant leurs yeux & en toutes occasions la memoire de la mort presente ; & certainement s'ils le

I. Part.

V

faisoient à cette intention ,
je crois qu'ils tiendroient
les restes de leurs morts en
meilleur ordre ; les autres
brûlent les cadavres dans de
grandes fosses , & avec eux
tout ce qu'ils ont possédé
durant leur vie ; mais en
un mot tant les uns que les
autres celebrent leurs fune-
railles durant plusieurs jours
dans des pleurs continuelles,
qu'ils n'interrompent que
pour se mettre à boire jus-
qu'aux derniers excez de
l'ivrognerie.



CHAPITRE XLIII.

*La disposition du corps , la
qualité de l'esprit , &
la dexterité de ces Peu-
ples , leurs mœurs &
leurs inclinations.*

ON peut dire qu'en ge-
neral tous ces Peu-
ples-là sont bien faits , ils
ont un air agreable , & sont
d'une couleur bien moins
olmaſtre que ceux du Bre-
zil ; ils ont bien de l'esprit,
& une merveilleuſe adreſſe

pour toutes les armes de la main ; leur conversation est douce & paisible , & leurs inclinations fort bonnes : Nous le reconnûmes assez en tous ceux avec qui nous eûmes quelque cõmerce ; car ils eurent d'abord si bonne opiniõ de nous , qu'ils ne firent pas la moindre difficulté de nous confier leurs vies & leurs biens ; ils demeurèrent long temps avec nous sans soupçon & sans défiance , & mangerent & bûrent avec les nostres sans jamais témoigner qu'ils apprehendissent rien ; ils nous donnerent mesme leurs cases pour nous loger , & plusieurs familles

se retirèrent ensemble dans une ou deux cases de leurs habitations pour nous laisser les autres. Les Indiens que nous avions avec nous leur firent mille insolences & mille insultes, sans qu'il nous fust possible de les empêcher; mais ils les souffrirent sans se plaindre, & n'en témoignèrent pas même aucun ressentiment. Tout cela joint au peu d'attachement qu'ils témoignent avoir pour leurs Idoles, donnent de grandes espérances que si le bonheur nous arrive de leur prescher la doctrine de l'Evangile, & la connoissan-

ce du vray Dieu du Ciel
& de la terre , il ne sera
pas difficile d'en faire de
bons Chrétiens.









**RARE BOOK
COLLECTION**



**THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT
CHAPEL HILL**

**FLATOW
F2546
.A18
t.2**

